

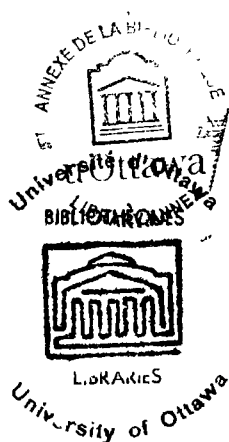
000156

ca. 1

Accepted

(PAUL BOURGET
CHAMPION DU TRADITIONADISME FRANCAIS)

THESE
PRESENTEE A L'UNIVERSITE
D'OTTAWA
POUR L'OBTENTION
DE LA MAITRISE ES ARTS



1-R
Frère Benoit E.C.
Felix Blondin

Avril 1940.

UMI Number: EC56234

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56234
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

PAUL BOURGET

CHAMPION

DU TRADITIONALISME FRANCAIS

Je demeure obligé envers M. S. Marion, professeur de littérature à l'Université d'Ottawa, dont les conseils m'ont été très utiles dans la préparation de ce travail.

F.B.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I EVOLUTION DE BOURGET.....	12
Les deux Bourget	
L'analyste sans doctrine	
Le sauveur social: religion et monarchie	
Conversion	
CHAPITRE II L'ANCIEN REGIME ET L'AFFRANCHISSEMENT	24
Clergé, nobilité, monarchie	
Griefs du peuple ignorés	
La raison et la tradition	
La raison contre la tradition	
La raison triomphe de la tradition	
CHAPITRE III LA FAMILLE.....	31
Désunion par le divorce	
Individualisme et solidarité	
L'adultère et ses conséquences	
La cellule sociale	
Indissolubilité réclamée par l'histoire	
par la raison	
CHAPITRE IV LES CLASSES SOCIALES	45
Danger de brûler l'étape	
Déclassement et ses effets	
Nécessité des classes distinctes	
Transfert par degrés	
CHAPITRE V LA CONTINUITÉ PAR L'ENRACINEMENT.....	55
Le déracinement et ses suites	
Le cosmopolitisme	
La famille groupe continué	
Mélange de races	
Continuité assurée par: religion, métier,	
milieu, autorité paternelle, patrimoine	
Nationalisme	
CHAPITRE VI RELIGION.....	67
Irréligion	
La Science	
Religion "intellectuelle"	
Manque d'éducation religieuse	
La vraie religion et ses effets	
Réversibilité	
Valeur sociale: preuve historique	
Nécessité tirée: des principes directeurs	
de l'histoire	

CHAPITRE VII LE SYSTEME POLITIQUE.....	81
Régime démocratique	
Oubli et persécution des Nobles	
Le problème de la noblesse	
Incompétence des législateurs; causes	
Le régime républicain	
Outre-Mer	
Régionalisme	
Retour à la Monarchie	
CONCLUSION.....	92
La société malade	
La doctrine de Bourget	
Caractère de cette doctrine	
Critique	
Bourget et le traditionalisme	
Bourget et de Bonald	
Influence	
Le Champion du Traditionalisme Français	
BIBLIOGRAPHIE.....	106

INTRODUCTION

Le traditionalisme, dans son sens le plus général et le plus en vogue, d'après la définition courante des dictionnaires, signifie l'attachement aux traditions. Aujourd'hui, on applique ce mot à l'ensemble des doctrines contre-révolutionnaires du dix-neuvième siècle telles que les écrivains et les critiques les répandent par la plume et par la parole.

Le trait le plus frappant du traditionalisme moderne est le fait qu'il a envahi la littérature, qu'il a trouvé sa plus puissante expression sous la plume d'écrivains qui sont, au premier chef, poètes, romanciers, auteurs dramatiques ou critiques littéraires. Il tire son origine du traditionalisme religieux, doctrine philosophique et religieuse suivant laquelle le principe de toute connaissance se trouve dans une révélation primitive qui nous est transmise par les traditions dont l'Eglise est la principale dépositaire.

Cette dernière école, qui a fortement influencé la première moitié du dix-neuvième siècle et dont les deux grands maîtres restent de Bonald et Joseph de Maistre, aura comme plus illustre représentant Lamennais et comme disciples de moins en moins fidèles, il est vrai, Ballanche, Buchez, Bordas-Demoulin; auxquels il faut ajouter de Haller en Suisse.

Les événements ont fait de Bonald un écrivain politique, à l'âge de quarante ans, il n'avait encore rien écrit. Survient la tourmente révolutionnaire qu'il avait d'abord favorablement accueillie; aux "fausses" doctrines qui triomphent, il sent l'impérieux devoir d'opposer les "vrais" principes. Président de l'assemblée départementale, il donne sa démission, dès que les administrations furent invitées à seconder le pouvoir dans l'exécution du décret qui mettait les ecclésiastiques en demeure de prêter le serment ou d'être privés de leur fonction et de leur traitement. Il quitte la France et se mit à écrire. Sa doctrine est résumée dans la "Démonstration philosophique du principe constitutif de la société", titre qui atteste de la part de l'auteur le souci de donner un fondement rationnel et philosophique à ses théories.

De Bonald et de Maistre trouvent devant eux le même ennemi à combattre: la Révolution française; ils s'attaquent à la même cause du mal: l'individualisme, le rationalisme et l'artificialisme du dix-huitième siècle et ils remontent tous deux à la même source, la Réforme. "Est-il possible, écrivait de Maistre à Bonald, que la nature se soit amusée à tendre deux cordes aussi parfaitement d'accord que votre esprit et le mien; c'est l'unisson le plus rigoureux." L'assertion souffre cependant quelques exceptions; ainsi de Maistre puise dans l'histoire un certain sens de la relativité des institutions politiques qui fait complètement défaut chez de Bonald. Néanmoins, les deux écrivains sont représentés

comme les plus fameux continuateurs de Bossuet, les chefs de l'école Théocratique, les théoriciens du droit divin, les défenseurs du trône et de l'autel.

Le combat contre l'individualisme et le rationalisme de la Révolution et de la philosophie du dix-huitième siècle a été repris par Lamennais qui, à la dialectique serrée de Bonald et à la vive intuition de Joseph de Maistre, joignait la flamme de la passion. Envers lui, les traditionalistes modernes se montreront ingrats peut-être à cause de ses hardiesses de pensée. Pour lui, les traditions religieuses des différents peuples n'étaient que les rameaux divers d'une tradition unique. Si de Bonald, au nom de la tradition, reste figé dans ses idées politiques et religieuses, Lamennais, au nom du même principe, au nom de la tradition, mais d'une tradition autrement plus compréhensive, est conduit à affirmer et à réclamer le progrès en religion comme en politique, là où il n'avait paru voir d'abord, lui aussi, que fixité et immutabilité. Après avoir commencé par soumettre la raison à la tradition, il avait cherché à les concilier.

Ballanche, Bachez et Bordas-Demoulin continuent, après Lamennais, à s'éloigner de l'idéal de Bonald voulant eux aussi, concilier la tradition et la raison, l'autorité et la liberté, l'esprit catholique et l'esprit moderne. Ballanche, ne veut pas s'immobiliser dans le passé, il y voit la préparation et la détermination de l'avenir. Il se sépare ainsi nettement de Bonald qui ne voit que la tradition et veut faire revivre tel quel le passé. Il enseigne que si

l'on a eu tort en 1789 de rompre complètement avec l'ancien Régime, on n'aurait pas moins tort aujourd'hui de rompre complètement avec le régime actuel. Il reste partisan d'une dynastie royale (part faite à la tradition) mais elle doit être l'expression du peuple et vivre sa vie (part faite au progrès).

Avec Bordas-Demoulin, la raison reprend de plus en plus ses droits sur la tradition. Bordas veut un christiaticisme tout intérieur dont l'autorité demande une soumission raisonnée et raisonnable et non pas aveugle. Nous voilà donc aux antipodes du traditionalisme et de la théocratie, du catholicisme et de l'ultramontainisme: c'est le rejet de la doctrine de Bonald, le chef du traditionalisme.

Mais voici d'autres maîtres de la Contre-Révolution. Il faut d'abord donner place à l'économiste Frédéric LePlay. Sa méthode est fondée sur l'observation et l'emploi de monographies faisant connaître des faits sociaux dont l'auteur dégage les lois. Il conclut que la forme de gouvernement et la richesse ne sont point garanties du bonheur. Les deux "besoins essentiels" de l'homme sont "la possession du pain quotidien" et la "connaissance de la loi morale" c'est-à-dire le Décalogue. L'idée de la famille le préoccupe plus que tout et il réclame la liberté du père de famille. "Une grande réforme seule sauvera la France, et, pour l'accomplir, il faut restaurer "le respect de Dieu", la religion, "le respect du père", l'autorité paternelle et l'esprit

d'obéissance, "le respect de la femme", c'est-à-dire le fondement des moeurs".

Dans la méthode de LePlay, on voit un commencement de traditionalisme positiviste qui sera celui de Comte, de Taine et de Renan. Mais déjà, Rivarol, contemporain de Bonald et comme lui émigré, semblait avoir préparé la voie à ce groupe. Ses articles ont été recueillis sous le titre de Mémoires. Il ne nie pas le progrès mais demande que les modernes "marchent vers l'avenir en bel ordre en écoutant la leçon du passé". Il juge la Révolution en positiviste. Avant de défendre la monarchie, il l'avait attaquée et avait parlé des abus des classes privilégiées. Il aurait voulu une royauté constitutionnelle et non le "despotisme royal". Ce sont là des idées que se garderont bien de faire ressortir les partisans de la monarchie absolue. Libre penseur, il conclut néanmoins à la nécessité de la "religion" dans un état, car comme gardienne des traditions, elle est encore meilleure que la monarchie.

Chez Comte, traditionalistes comme révolutionnaires trouvent les plus solides arguments en faveur de leurs doctrines. Il est d'avis que le monde souffre, que la société court à la mort pour n'avoir pas compris que le moment est arrivé de répudier les principes révolutionnaires, particulièrement le libre examen. Si les événements de 89 furent inévitables et nécessaires, les principes qui les ont causés ne doivent pas être appliqués plus longtemps. La souveraineté populaire était nécessaire pour préparer la nouvelle constitution mais maintenant, les "supérieurs" ne doivent plus être continuellement condamnés à une arbitraire dé-

pendance envers la multitude de leurs "inférieurs" ce qui est le cas en ce temps de suffrage universel. La religion catholique reposant sur des "croyances invérifiables" devra faire place peu à peu à la foi en la Science.

Mais c'est peut-être plus de Taine que de Comte que viendrait ce qu'on a appelé "traditionalisme par positivisme". Dans sa préface de l'Intelligence l'auteur nous explique sa méthode: "De tout petits faits vrais, bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science" (1) Il enseigne que "la forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et rester n'est pas livrée à son arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé" (2) C'est dans presque toute l'oeuvre de Taine que l'on peut trouver des arguments en faveur du traditionalisme.

Ces traditionalistes par positivisme ont particulièrement influencé les modernes qui se réclament d'eux à tout moment contre la démocratie française. Voilà donc en quelques pages l'historique de la doctrine que plusieurs écrivains se sont donné comme mission de propager et dont Bourget est devenu le théoricien et l'apôtre. De Bonald, LePlay, Rivarol, Comte et Taine, voilà les maîtres dont il se réclame lui qui, comme Balzac dont il demeure admirateur, pouvait écrire; "J'écris à la lumière de deux vérités éternelles; la religion et la monarchie, deux mondes que les événements contemporains proclament et vers lesquels tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays".

(1) .. De l'Intelligence -----P. 1X

(2) .. L'Ancien Régime -----P. 1V

Converti à la doctrine traditionaliste, Bourget, tout conscient de sa mission, ne néglige aucune occasion de réparer ses théories. C'était d'ailleurs l'idée du temps. Maurice Barrès donnait "Les Déracines" (1897), Colette Baudoche (1909), ouvrages tout remplis de la doctrine de la tradition et du nationalisme; Henry Bordeaux se faisait le défenseur de la famille dans "Les Yeux qui s'ouvrent" (1898) et "Les Roquevillard" (1896) tandis que Bazin prêchait la défense du nationalisme et de la terre.

La doctrine que reprenait avec une ferveur nouvelle le groupe de l'Action française, on la faisait reposer sur ce principe énoncé par Rivarol: Les choses se conservent par les traditions qui les ont engendrées. Ce qui a fait la France glorieuse du passé, c'est le Trône et l'Autel. Pour relever cette même France affaiblie qui a perdu son ancien prestige parmi les nations d'Europe, pour la guérir des malaises dont elle souffre intérieurement, il n'y a qu'un moyen; le retour à la tradition monarchique et catholique, le retour aux principes méconnus par la Révolution et aux institutions qu'elle a sabotées.

Retracer les phases de l'évolution de Paul Bourget pour montrer comment il a été amené à défendre l'Ancien Régime et analyser dans ses oeuvres les doctrines dont il s'est fait le champion, tel est le but de ce travail.

CHAPITRE 1
EVOLUTION DE BOURGET

Sommaire: Les deux Bourget - L'"analyste sans doctrine" -
Le Sauveur social: Religion et Monarchie - conversion.

S'adressant à Charles Maurras dans la préface du *Tribun*, en 1911, Paul Bourget écrivait: "Mon oeuvre tout entière se rattache à la doctrine que vous et vos amis défendez avec tant d'éclat et tant de courage".(1)

Nous hésitons à croire que l'oeuvre "tout entière" de Bourget se rattache à la doctrine de Maurras. Une restriction s'impose et nous accepterions la citation en lisant; "Mon oeuvre tout entière -- depuis 1889 ---...", car cette dernière année reste décisive dans la vie de l'auteur. C'est l'année du *Disciple*, c'est l'année qui séparerait les deux Bourget -- car il y en a deux. Le premier, un dilettante qui analyse la société et se contente de constater les intérêts qui s'y heurtent, les bassesses qui se dérobent sous des apparences honnêtes; le peintre de jeunes gens décadents et cyniques, de femmes infidèles et cruelles; le voluptueux qui se plaît dans la description de situations équivoques et troublantes; pour tout dire, c'est un écrivain qui a perdu la foi et qui se débat dans un étrange pessimisme.

Mais une évolution s'est opérée et nous avons eu le Bourget de la deuxième manière. Le logicien a reconnu qu'il ne pouvait rester indifférent à la vue de tant de ruines qui

(1) Le *Tribun* #----- p. 1V

s'accumulent chaque jour, et que lui, écrivain, il avait des devoirs à remplir envers la société, comme il le fera dire à quelques-uns de ses personnages plus tard. Sa conversion définitive au catholicisme s'est doublée d'un ardent désir de retour à la tradition, l'oeuvre poursuivie par Maurras.

Cette évolution de Bourget, voilà qui a fait couler de l'encre et suscité des combats littéraires. L'auteur lui-même ne veut pas l'admettre: "Il me serait aisé, dit-il, de montrer que s'il y a eu développement dans ma pensée, il n'y a pas eu contradiction". Et, quelques-uns de ses amis et admirateurs sont partis en guerre contre ceux qui osaient parler de conversion. Pensez donc, accepter cette idée de conversion, c'était diminuer par là-même la force morale d'une oeuvre en lui enlevant l'unité. De plus, les démolisseurs du passé auraient beau jeu à répondre à ceux qui revendiquent le grand romancier comme chef du nouveau mouvement traditionaliste, comme champion du trône et de l'autel: "Jusqu'à cinquante ans, il n'était pas des vôtres; il l'est devenu par l'amointrissement de sa pensée, par cette lassitude de la lutte qui suit le succès."

Là-dessus, R. de Rivasso écrit "l'unité d'une pensée." Il explique que le premier Bourget n'a pas voulu conclure parce qu'il doutait de la puissance de ces vérités qu'il croyait pour guérir un mal si invétéré et qu'au surplus, il doutait de son autorité pour affirmer ses vérités. D'ailleurs, être "analyste sans doctrine", c'est dégager la vérité sans parti pris, et décrire le libertinage, c'est défendre la famille, car si Bourget peint le luxe et le raffinement des grands salons, il met aussi en lumière

comme un avertissement, comme une leçon, les conséquences des désordres. S'il montre les passions coupables, il en montre aussi leurs martyres.

Il nous avertit enfin, que "décréter que le célèbre académicien a d'abord été le peintre charmant et léger d'une société très frivole; puis qu'il est devenu le défenseur de l'ordre, de la morale et de la tradition, c'est ne pas vouloir reconnaître sous la forme du récit, la pensée intime, l'âme de l'auteur."(1)

Mais, décrire les maladies, n'est-ce pas les propager? De plus, n'est-ce pas l'abbé Taconet, qui dans Mensonges, nous avertit que les maladies de l'âme veulent qu'on ne les touche que pour les soulager et que cette espèce de dilettantisme de la misère humaine, sans pitié, sans bienfaisance, lui fait peur.

Quand Bourget qualifié d'enquête morale sa première période amenant logiquement la description des remèdes que l'on trouve dans la deuxième partie de ses oeuvres; il faut convenir qu'il a répété les expériences plus qu'il m'était honnêtement nécessaire, sans préoccupation de conclure, et qu'il a pris plaisir à s'attarder à des descriptions un peu osées pour un moraliste.

Quelques amis de Bourget ont eux-mêmes admis cette évolution et cette conversion. Charles Maurras parle du "pèlerinage intellectuel et moral" de Bourget. "Peu d'esprits ont changé aussi profondément, aussi régulièrement que le sien... d'habitudes d'esprit strictement expectantes au jugement moral, au conseil directoire, à l'exhortation, presque à l'homélie, de la

(1) .. L'Unité d'une pensée -----P. 11

psychologie impartiale comme un miroir à la décision politique".(1)
 Et Feuillerat, beau-frère de l'auteur, dit de son côté: "Rien
 n'est plus fallacieux que de parler de l'unité de sa pensée."(2)

Mais, c'est Bourget lui-même qui a écrit dans Sensations
 d'Italie: "Il n'y a qu'un vrai document sur un artiste, et in-
 discutable, c'est son oeuvre, et c'est à elle qu'il serait juste
 de demander d'abord des renseignements sur l'homme plutôt qu'à
 la malveillance ou à l'intelligence de témoins presque toujours
 envieux". (3) Voyons donc ses oeuvres.

Le premier Bourget nous y apparaît comme un analyste sans
 doctrine" suivant la propre expression de l'auteur. Ses livres
 n'avaient d'autre but que de décrire sans plus ce qu'il voyait
 dans le monde: c'était une simple constatation des misères
 morales dont les passions sont la source.

Il a d'ailleurs bien défini cette attitude dans Cosmopolis
 où le poète Dorsenne semble faire revivre le Bourget de la pre-
 mière manière. "Quel plaisir je trouve à cette mosaïque humaine
 que je vous ai détaillée, je vais vous le dire et nous ne parle-
 rons pas morale si vous voulez bien quand il s'agit uniquement
 d'intellect. Je ne me pique pas de juger la vie, moi, monsieur
 le ligueur, j'aime à la regarder et à la comprendre, et parmi
 tous les spectacles qu'elle peut donner, je n'en connais pas
 beaucoup de plus suggestifs que de démêler la race...."(4)
 Et comme son interlocuteur Montfanon le presse de dire où cela
 le mènera, il répond qu'il n'a qu'un but: comprendre.

Il énonce encore son but dans la préface de Cruelle Enigme

- (1) .. P. Bourget et J. Bainville -----P. 16
 (2) .. Feuillerat, P. Bourget -----P. 378
 (3) .. Sensations d'Italie -----P. 47
 (4) .. Cosmopolis -----P. 30

où il dit que toutes les lois du romancier se ramènent en définitive à une seule: "donner une impression personnelle de la vie". (1) Dans un article à la "Vie Littéraire" il écrit aussi que ce que nous cherchons et voulons, c'est une connaissance de plus en plus exacte de ce qui est pour l'exploiter et en vivre. C'est l'esprit de l'époque. Par conséquent, l'oeuvre littéraire qui ne saura pas montrer un coin de sa vie réelle, telle qu'elle existe, "n'a qu'un intérêt archaïque et de curiosité". Voilà tout le programme réaliste dont il a fait son idéal. On voit clairement qu'il n'est aucunement question de moraliser.

Il évoquera donc la vie des mondains, telle qu'elle se manifeste dans leurs toilettes, leurs occupations, leurs divertissements, leur demeure et leur ameublement. Il notera tout ce que ces personnages ont constamment sous les yeux, non par une naïve admiration de la société élégante comme l'a voulu certain critique, mais par simple souci d'exactitude et parce que ces détails aident à comprendre les actes rapportés et les sentiments étudiés. Mais pas de conclusion! Les premiers romans d'analyse nous montrent ainsi un observateur réfléchi, un ferme et délié psychologue, un dilettante cherchant à "intellectualiser des sensations vives". Et l'auteur lui-même reconnaît qu'il y a des "audaces de peinture et des cruautés d'analyse."

Dans un recueil de vers publié sous le titre significatif des "Aveux", on reconnaît encore le même homme, s'exprimant avec toute la liberté que comporte la poésie personnelle et franchement dilettante:

(1) .. Cruelle Enigme -----P. 3

Sans souci de savoir si le temps qui s'écoule
 T'apporte ou non des biens auxquels tu ne crois pas,
 Ecoute, indifférent aux luttes d'ici-bas,
 Autour de toi frémir et trépigner la foule.....

Répète-toi les vers célèbres de Lucrèce:

Il est doux, quand les vents troublent les flots
 puissants,
 D'être à terre, et de voir les marins en détresse
 Lutter contre les maux dont nous sommes exempts.(1)

Ainsi, à travers les romans et les poèmes, le jeune auteur
 apparaissait alors comme un désabusé, sceptique, pessimiste
 indifférent; il n'avait pas la foi.

Nous sommes en 1879. Jusqu'ici, Bourget n'a aucune idée
 politique bien arrêtée. Une visite en Angleterre sera appa-
 remment l'occasion d'une naissance d'opinion. Il est frappé
 de la supériorité de la civilisation anglaise dont il attri-
 bue la cause aux transitions sociales si bien ménagées.
 Est-ce là l'origine de sa théorie sur les étapes? On ne sait.

En 1880, nommé chroniqueur au "Parlement", il se tient
 à l'affût, fréquente le monde et les salons. Là, il se frotte
 à toutes les conditions humaines dont il surprend les secrets,
 les scandales ou faits méritoires. L'année suivante, il
 commence une série d'articles de Psychologie dans les Essais.
 Il est encore bien éloigné de la doctrine qu'il prêchera plus
 tard: témoin l'individu qu'il prend comme la cellule sociale.
 Toutefois, déjà il condamne le système démocratique comme
 étouffant les hommes supérieurs. Le but de ces essais était
 de chercher les causes du malaise dont souffrait sa génération
 mais il se gardera encore de formuler une conclusion. C'est
 un simple diagnostic de l'analyse sans doctrine.

(1) .. Poésies ----- 9, 188

Mais où il avait cru n'observer qu'une série de phénomènes aux causes diverses, il discerne maintenant une influence unique se dégageant de "toutes les oeuvres passées en revue au cours de ces dix essais" (1) et permettant de les rattacher à une cause générale plus profonde: le pessimisme, Là se trouvait l'origine de ce nouveau "mal du siècle" qui déprimait la jeunesse contemporaine et se traduisait par une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort. Il se rendit compte de la gravité du mal qu'il dépeint comme "la maladie de la vie morale arrivée à son période le plus aigu". (2) Il vit qu'il était temps d'agir. Ce fut pour lui le premier coup de barre, celui qui allait nous donner le Bourget de la deuxième manière. "L'analyse sans doctrine" s'émeut à la vue du péril. Il aime son pays et le veut fort et prospère. Une thérapeutique vigoureuse s'impose et il cherche un sauveur. Ce cri lui échappe: "Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labour nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'oeuvre, enfin guérie de cette incertitude dont elle est la victime?" (3) Dans un article du Journal des Débats, il écrit: "Le jour, où un artiste apparaîtra qui ait une profonde entente des choses de l'âme, bien des ténèbres s'éclaireront".

Jusqu'ici, il avait été simplement curieux de fouiller l'arrière-fond des âmes, de connaître les mobiles des actions humaines et cette connaissance lui était apparue comme une fin en soi. Maintenant, au bout de sa recherche, il perçoit "l'importance infinie des problèmes de la vie morale". Il

- (1) .. Essais de Psychologie -----P. 111
 (2) .. Essais de Psychologie -----P. X1X
 (3) .. Ibid -----P. XX11

songe aux conséquences inévitables de ces passions dont le développement seul l'avait séduit. Et une ambition lui est venue, ou plutôt il entrevoit une mission grande et belle, dont les conséquences pourraient être incalculablement utiles à son pays. Il se demande sincèrement s'il ne lui incombe pas d'être le sauveur attendu, celui qui après avoir diagnostiqué le mal apportera le remède. A côté du psychologue désintéressé du début s'est éveillé un moraliste conscient des devoirs de l'écrivain et qui brûle de jouer un rôle plus actif et surtout plus fécond que celui de simple observateur de la vie.

De fait, dès le roman suivant (1885) le Crime d'amour, Bourget prend délibérément parti contre le vice. Deux années plus tard, Mensonges traçait le travail religieux qui s'accomplissait dans l'âme de l'auteur et vers la fin du roman, un certain abbé Taconet était représenté comme ne vivant plus que pour reconstruire l'âme française par le Christianisme. Toutefois, il faut s'y attendre, les doctrines de Bourget ne s'élaboreront que lentement.

La préface du Disciple (1889) annonce un changement presque complet; il veut résolument faire oeuvre didactique. Dans une lettre à R. de Fréchencourt qui avait consacré un article au Disciple, l'auteur disait: "Vous avez admirablement compris la place que j'aurais voulu donner au Disciple dans la suite de mes études. Il marque le passage de la psychologie pure à la morale. Après avoir analysé les maladies morales, il est du devoir de l'écrivain d'indiquer le remède. Voilà ce que Sixte aperçoit ou doit apercevoir... Et d'après moi, il n'y a pas de remède à ces maladies morales hors de Dieu. Le Pater Noster où, pour

parler philosophiquement l'affirmation que la vie humaine a un sens à la fois humain et surnaturel, c'est l'alpha et l'oméga de la vie morale".

Poser ainsi la question religieuse contre la Science, non seulement comme la seule vraiment humaine, mais comme la seule satisfaisante pour l'esprit, la solution chrétienne de l'énigme du monde et de la vie, c'était décidément rompre en visière avec les idées dont en France on avait vécu depuis près d'un demi-siècle. Non, il n'était pas vrai que la science abstraite fut le tout de l'homme. La première conclusion que Bourget fut conduit à faire fut la nécessité de la religion. "Pour ma part, cette longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle.....m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne, Balzac, LePlay, et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société: le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison". (1)

Une évolution politique s'ébauche parallèlement. Jusqu'ici, il avait plutôt considéré la noblesse française comme inutile. Voilà qu'en 1890, dans "Un coeur de femme", il commence à découvrir les aptitudes et les vertus héréditaires de la noblesse qui pourraient servir à la restauration française. Car c'est bien son but et le devoir qu'il a fait sien: restaurer la France. Or, de la fatalité de race qui empêche les Français de s'adapter, sinon avec lenteur, Bourget conclut à une conséquence capitale

(1) .. Essais de Psychologie -----P. XI

pour le gouvernement. Celui-ci doit appartenir sous toutes ses formes aux classes mûries, c'est-à-dire à l'aristocratie renforcée par la haute bourgeoisie. Il ne convient donc pas de laisser accéder le peuple aux emplois importants si ce n'est par des promotions rares et peu nombreuses, et seulement après une longue maturation.

Parmi les causes qui ont déterminé cette conversion à l'aristocratie ou du moins cette sorte de cristallisation de tendances très réelles, mais intermittentes et surtout un peu flottantes, il n'est point téméraire d'attribuer une part prépondérante à "cette funeste crise nationale de 1898, qui marque dès aujourd'hui une date dans l'histoire déjà séculaire de nos discordes civiles". Bourget a cruellement souffert dans son patriotisme des imprudences, des déclamations et des sophismes qui, à ce moment-là ont séduit tant de bons esprits. En tout cas, il a médité, et il a, sinon découvert, du moins approfondi ce que l'on pourrait appeler les fondements mystiques de l'idée de patrie. A l'école de Rivarol et surtout de Bonald, de M. Charles Maurras aussi, il s'est initié au traditionalisme politique, social et religieux et il est devenu un fervent adepte de la doctrine. D'ailleurs pour lui, le traditionalisme est l'aboutissement inévitable d'une étude exécutée sur ces témoignages réfléchis que sont les oeuvres de littérature et complétés par les incidents de chaque jour.

Après avoir reconnu la nécessité de la religion pour la société, Bourget finit par se convertir en 1901. Dans une conversation avec Maurice Faucon, l'auteur racontait son évolution religieuse. Dans le temps, bien qu'il ne fût pas encore converti, il croyait à un Dieu personnel. Parti du positivisme

et des théories spencériennes, il avait demandé à la vie humaine, bornée à la seule existence terrestre qui tombe sous les sens, sa raison d'être et sa fin. Ne pouvant l'y découvrir, il tomba dans le pessimisme absolu. Il finit par découvrir que là où la raison est radicalement impuissante, la foi sert de pont.

Sageret, dans les Grands Convertis, paraît douter de la sincérité de la conversion de Bourget; il en traite même assez légèrement. D'après lui, le romancier se serait converti non par conviction religieuse mais à cause de ses tendances sociales. Voici comment, Après avoir été le peintre de la haute société, Bourget s'est fait introduire dans cette classe et peu à peu est devenu aristocrate. Mais on ne peut être aristocrate sans s'attacher au passé: le voilà en quelque sorte forcé de se tourner vers la tradition. De plus, un aristocrate incroyant en regard d'un passé tout pétri de catholicisme, cela sonne faux, et voilà Bourget catholique.

Ce raisonnement n'a qu'un défaut: il manque de base. Les oeuvres de l'auteur nous révèlent plutôt un travail lent et laborieux de recherches jusqu'au jour où la vérité religieuse finira par triompher.

L. Guérard (1) lui, se représente Bourget jouant un rôle poétique en prêchant le traditionalisme à un peuple qui de plus en plus saisit les avantages évidents de la démocratie. Et il considère les charmes que cette réaction aurait eu pour une intelligence aristocratique et subtile. Et bien non! rien n'autorise cette explication. L'auteur a commencé sa carrière

(1) .. Five Masters of French Romance

en simple dilettante, mais la force de l'évidence s'est imposée. S'il se convertit, c'est qu'il reconnaît la supériorité du catholicisme pour la société comme pour l'individu. S'il prêche le retour au passé, c'est qu'il voit dans son oeuvre, non un rôle plus ou moins poétiques, mais un devoir; celui de travailler à la grandeur et à la prospérité de la France. Montfanon, d'ailleurs, nous donne dans *Cosmopolis* la clef du mystère quand il s'adresse au poète Dorsenne, qui comme nous l'avons vu évoque par plus d'un trait l'évolution de Bourget lui-même.

"Et moi, vous rappelez-vous ce que je vous disais: n'y a-t-il pas là-dedans une âme que vous puissiez aider à valoir mieux? Vous m'avez ri au nez en ce moment-là. Vous m'auriez traité, si vous aviez été moins poli, de vieille bête, de philistin et de calotin...Vous vouliez n'être qu'un spectateur de la pièce, le monsieur du balcon qui essuie les verres de sa lorgnette pour ne rien perdre de la comédie. He bien! vous n'avez pu...Ce n'est pas permis à l'homme ce rôle-là. Il faut qu'il agisse, et il agit toujours, même quand il croit regarder seulement, même quand il se lave les mains comme Ponce Pilate, ce dilettante aussi". (1)

La sincérité de Bourget est toute peinte dans ce passage.

Maintenant qu'il s'est complètement retourné vers le passé, le passé politique et religieux, qu'il est retourné "vers ses morts", Bourget va se donner tout entier à son travail de sauveur.

(1) .. *Cosmopolis* ----- P. 480

CHAPITRE 11

L'ANCIEN REGIME⁰ ET L'AFFRANCHISSEMENT

Sommaire: Clergé - Nobilité - Monarchie -
 La raison ~~et~~ la tradition - La raison contre la
 tradition - La raison ~~et~~ triomphe de la tradition.

Avant d'entrer définitivement dans le sujet pour examiner les doctrines de Bourget sur le traditionalisme, il ne sera pas hors de propos d'arrêter un instant nos regards sur la France d'avant la révolution. On y rencontre trois facteurs principaux qu'il faut étudier sommairement: le catholicisme, la monarchie absolue et les classes sociales distinctes.

A l'époque de la Révolution, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, occupaient une place importante dans l'Etat et jouissaient des avantages qu'elle leur offrait: autorité, honneurs, biens avec privilèges et exemptions de différentes sortes. Cette place, ils l'avaient méritée car par un travail ardu ~~et~~ persévérant, ils avaient fait la France moderne.

Le clergé d'abord. Depuis douze siècles, il était à l'oeuvre. A partir de l'invasion des barbares, c'est lui qui sauvera la culture humaine de la ruine. Ses membres s'appliquent aux études, participent aux divers actes du gouvernement par leurs conseils mais ils travaillent surtout au progrès de la religion. Ils font l'éducation des Francs après les avoir convertis à la religion chrétienne. Leurs efforts se portent à rétablir ou à maintenir la piété, l'instruction, la justice, la propriété et surtout le mariage. Ils doivent réfréner les appétits brutaux des princes et de leurs sujets et prévenir le retour aux actes de sauvagerie.

Pour soutenir le peuple au milieu des misères et des épreuves de la vie, le clergé a dispensé une doctrine de résignation avec l'espérance d'une vie de bonheur éternel.

Mais, après Charlemagne, voici que l'Empire s'effondre. Ce sera le temps de l'apparition d'une nouvelle classe sociale; la noblesse. Au milieu du tumulte et de l'insécurité où se trouvent les paysans, se lèvent comme d'instinct de braves guerriers qui se créeront un domaine en le défendant contre les incursions et les attaques ennemies. Grâce à ce bienfaiteur, à ce sauveur, les paysans se sentent en sécurité et le regardent comme leur chef, leur maître. Etablis sur ses terres, autour de son château, ils lui payent des redevances. Quand aux vagabonds, aux misérables qui viennent se réfugier auprès de lui, leur condition sera plus dure. Comme la terre serait inhabitable sans lui, elle lui appartient. Il leur en accordera une parcelle, leur donnera du travail mais aux conditions qu'il édicte; ils seront ses serfs. C'est le régime féodal tout constitué.

Que toutes ces seigneureries se réunissent maintenant sous l'autorité d'un seul maître, le roi, et ce sera la France. Hugues Capet fut le premier à travailler à cette vaste construction. Après lui, on continuera à agrandir le domaine par la guerre, les alliances et la diplomatie.

Le roi a fait un Etat compact et on reconnaît en lui un défenseur, un gardien, un protecteur. On s'adresse à lui pour faire redresser les torts, pour obtenir des faveurs.

Petit à petit les nobles laissent leurs châteaux et viennent vivre à la cour. Ils perdent de plus en plus contact avec leurs gens auxquels ils s'intéressent de moins en moins. En s'éloignant

ainsi du peuple, la noblesse allait graduellement à sa ruine. Les seigneurs perdent aussi de plus en plus leurs pouvoirs au profit de l'administration centrale si bien que sous Louis XIV une centralisation excessive des divers services marquera l'apogée de la grandeur royale.

Le mal viendra de la situation des seigneurs plutôt que de leur caractère. En effet, le roi leur laisse les droits sans les services, leur interdit les offices publics, l'influence utile, le patronage par les quels ils pourraient justifier leurs avantages et s'attacher leurs paysans. Depuis Louis XIV, toute la législation a opéré contre le seigneur local pour ne lui laisser que son titre. Il n'est devenu vis-à-vis du paysan qu'un simple créancier.

Dès lors, que ferait-il dans son domaine où il ne règne plus et où il s'ennuie. Il vient à la ville et surtout à la cour, D'ailleurs le roi le veut: il faut être connu pour obtenir ses faveurs. La centralisation, telle que conçue et appliquée par Louis XIV, constitue réellement la main-mise sur les fonctions publiques exercées par la noblesse, réduisant celle-ci à une classe inutile et sans expérience politique.

Pour résumer la situation, nous trouvons au sommet la monarchie absolue étroitement alliée à la religion catholique qui protège son pouvoir et commande l'obéissance à l'autorité, car le roi tient son pouvoir de Dieu lui-même dont il est le représentant. A côté du clergé, nous apercevons la noblesse.

Dans ces conditions, voyons quelle place la France occupait en Europe. Le long règne de Louis XIV a réussi à établir pour un siècle au moins la prépondérance française. Le témoignage d'un écrivain anglais, Macaulay, ne paraîtra pas suspect.

"La France possédait à cette époque la supériorité dans tous les genres: sa gloire militaire était à l'apogée.... Son autorité était souveraine en matière de bon goût et de modes, depuis le duel jusqu'au menuet....En littérature, elle faisait la loi au monde entier, et la renommée de ses écrivains emplissait l'Europe.....La France avait de fait à cette époque, un empire sur le monde que la république romaine elle-même n'atteignit jamais...."

Il reste, toutefois, une ombre au tableau: c'est la condition faite au peuple. Celui-ci devait peiner sous les taxes et les corvées; tandis que les membres des classes privilégiées avaient réussi à obtenir une exemption totale ou partielle de l'impôt, le paysan, lui, était "taillable et corvéable à merci". Même le gibier est devenu son tyran et au sujet de la chasse, la juridiction du seigneur est active et sévère et c'est le point où elle se trouve le plus blessante.

Aussi, graduellement, la noblesse étant devenue une classe de parade non seulement inutile mais encore pleine de vexations; la monarchie elle-même se désintéressant de plus en plus du peuple duquel elle tirait cependant sa raison d'être, ce peuple, fatigué des abus que l'on s'obstinait à vouloir ignorer, ~~elle~~ allait se tourner vers d'autres maîtres. Le clergé, pour s'être étroitement allié aux classes privilégiées et avoir participé aux abus, non par la doctrine mais par ses membres, allait lui aussi subir le contre-coup de la tourmente révolutionnaire.

" "

" "

Retracer les étapes de l'affranchissement des institutions de l'Ancien Régime, c'est évoquer trois époques. Tout d'abord, raison et tradition ne font qu'un: c'est l'époque du classicisme, l'époque du Grand Siècle. L'antiquité prévaut parce que l'antiquité c'est la raison; le règne des Bourbons, voilà encore l'absolutisme logique; la religion catholique elle-même avec Bossuet est toute pétrie de raison. La France veut être libre du sombre fanatisme de l'Espagne et de l'Ecosse, du relâchement de l'Italie, de l'Acétisme des Jansénistes, même de l'obéissance servile à Rome (gallicanisme). En un mot, c'est le règne de la tradition, de l'autorité, de la raison.

La deuxième période nous présente vers le milieu du dix-huitième siècle un équilibre instable; la raison est en lutte contre la tradition. On commence à dénoncer les superstitions de la religion ainsi que les abus et les privilèges de la noblesse.

Dès la fin du règne de Louis XIV, toute la culture française semble être empoisonnée par un souffle de révolte; il apparaît surtout dans la littérature. Signalons seulement, parmi mille indices de l'esprit nouveau, la tendance à substituer à l'analyse des moeurs, celle des institutions. Cette littérature, à laquelle l'éclat du grand siècle avait donné droit de cité partout, allait colporter surtout des paroles de dénigrement systématique. Mais elle ne s'en tiendra pas longtemps à la négation; elle cherchera des principes à substituer aux traditionnelles conceptions sur lesquelles s'appuyait la monarchie française. C'est surtout en Angleterre que s'élaboreront les idées que la prose française va recouvrir de son éclat encore intense.

Un de ceux qui ont le plus contribué à la ruine du catholicisme et de la monarchie est Voltaire. Sa plume mordante et diabolique attaqua les privilèges de la noblesse, le servage, les taxes injustes, les guerres faites par les princes, la religion elle-même; de fait, tout l'ancien régime fut soumis à sa critique. Lors de la Révolution, la populace emportera ses cendres au Panthéon et saluera Voltaire comme l'homme qui avait préparé les français à être libres.

Le contrat social de Rousseau joue à cette époque un rôle des plus importants. Il a inspiré les idées qui sont à la base du programme de 1789. "Comment se fait-il, se demande l'auteur, que l'homme qui est né libre, soit maintenant partout esclave". Il enseigne que l'homme est naturellement bon et que, de par sa nature, antérieurement à la société, il possède certains droits sacrés et imprescriptibles; la société est l'oeuvre de l'homme et repose sur un contrat volontairement conclu entre les membres du corps social; toute autorité dans l'Etat émane, du peuple, qui est le véritable souverain; du peuple et du peuple seul dépendant la constitution, le gouvernement et les lois, et il peut les changer à sa guise; au mépris des traditions, qui n'ont droit à aucun respect, toutes les nouveautés peuvent être introduites dans la société, du fait seul que ces nouveautés plaisent au peuple qui a toujours et nécessairement raison, puisqu'il ne saurait reconnaître d'autre raison que sa volonté. On comprend aisément l'influence que de telles doctrines pouvaient avoir dans l'esprit de gens aigris par un système qui demandait à être réformé.

Dans ce combat entre la raison et la tradition ce fut la première qui triompha et cette victoire ~~marque~~ marque la troisième

étape. L'on s'applique alors de faire disparaître toute trace du passé. La célèbre déclaration des Droits de l'homme proclamait que le peuple est souverain, que tous les citoyens sont égaux. C'était détruire et la Monarchie et les classes sociales. La religion eut aussi à souffrir: Le clergé perdit les dîmes et se vit dépouillé des terres dont il tirait ses revenus. Par la loi du budget des cultes, les membres du clergé allaient devenir de simples serviteurs de l'Etat, en attendant le pire.

Afin de faire table rase du passé, on abolit les anciennes provinces pour laisser place aux départements actuels. Une ère d'individualisme outré s'annonçait et l'on nourrissait le peuple de formules creuses comme: Unité, Liberté, Fraternité.

"

" "

CHAPITRE 111

La FAMILLE

Sommaire: Désunion par le divorce - Individualisme et solidarité - l'adultère et ses conséquences - la cellule sociale - Indissolubilité réclamée par l'histoire et la raison.

Dans son désir de refaire la France amoindrie par la Révolution au triple point de vue social, religieux et politique, Bourget se préoccupe tout d'abord du problème de la famille car pour lui, l'unité de la société n'est pas l'individu comme l'ont prôné les législateurs de 1789 mais bien la famille. La société étant composée de familles, ce qui fait la force de la famille deviendra la force de la société comme la faiblesse de cette dernière tirera son origine d'une désaffection de la première. D'où l'on conclut qu'il ne peut y avoir de société forte sans union et continuité dans le foyer.

Or l'on comprend aisément que le divorce, l'amour libre et l'adultère sapent la famille à sa base même. Non seulement Bourget a pu étudier dans ses romans de nombreux cas lui permettant d'affirmer que la famille actuelle est malade, mais il a reconnu que le Code lui-même concourt ~~plaisamment~~ à la ruine du foyer en autorisant le divorce. Ce faisant, il empêche donc d'une façon directe et vitale l'union des membres de la famille. Voilà pourquoi le divorce est un des pire fléaux dénoncés par Bourget.

"Un Divorce" a justement pour but de montrer les maux amenés dans la famille par le divorce. Comme la question sociale ne peut se séparer de la religion et même qu'elle en résulte souvent, à côté de la thèse principale, l'auteur a développé une autre thèse qui expose le malheur du mariage sans religion

Pour mieux saisir "la tragédie familiale qui enveloppe virtuellement tout divorce", (1) résumons brièvement le roman et dégageons - en quelques leçons.

Dès les premières pages, l'auteur nous jette dans le vif sujet..Madame Darras, femme divorcée de M. Chambault et remariée à un libre penseur, est venue consulter le R.P. Euvrar, oratorien. Une jeune fille née de ce dernier mariage, Jeanne, est âgée de onze ans et se prépare à faire sa première communion selon les conditions exigées lors du second mariage. Or, à l'approche de cet événement, la mère a senti se réveiller en elle les sentiments religieux perdus au contact de son mari, et désirant reprendre la pratique des sacrements laissés depuis douze ans, elle voudrait communier à côté de son enfant. A son grand désappointement, elle apprend que le prêtre ne peut ni lui donner l'absolution ni même entendre sa confession puisqu'elle vit avec un homme sans lui être unie par le sacrement de mariage. Comme elle ne veut pas laisser ce deuxième mari, elle s'en retourne l'inquiétude dans l'âme, craignant les malheurs qui accompagnent souvent les unions comme la sienne selon les avertissements du prêtre.

Mais les choses se compliquent illustrant les "difficultés issues du principe funeste du divorce ou bien multipliées par lui".(2) Depuis quelque temps, Lucien, fils du premier mariage que M. Darras a converti à ses opinions anti-religieuses, fréquente une jeune étudiante, Berthe Planat, qui autrefois a eu une aventure avec un étudiant dont elle a eu un fils. M. Darras, qui connaît le passé de la fille, essaie de persuader son fils de la quitter d'où altercation et départ du fils qui veut se

(1) -- Un divorceP. 271

(2) -- Un divorceP. 34

renseigner et obliger le père à se rétracter.

De la jeune fille, Lucien apprend la vérité et comme Berthe qui professe l'union libre avait été sincère mais qu'elle avait été trompée, le jeune homme veut l'épouser. Mme Darras refusant de donner son consentement au mariage, le fils quitte la maison résolu à une alliance libre. Sur ces entrefaites, M. Chambault est mort laissant la porte ouverte à une réconciliation et à un mariage régulier. Mais le libre penseur ne veut pas admettre qu'il s'est trompé depuis treize ans et refuse de se soumettre à la juridiction de l'Eglise.

Pleine de dépit, surtout depuis la fuite de son garçon, Mme Darras imagine de s'enfuir avec Jeanne mais bientôt prise de remords, elle s'adresse de nouveau au père Euvrard. Celui-ci essaie bien d'arranger les choses mais M. Darras maintient sa décision et menace de prendre la fille et de l'élever d'après ses opinions. Pour éviter ce nouveau malheur, Mme Darras, sur le conseil de l'oratorien, retourne "dans sa prison."

Ce roman illustre le conflit entre deux écoles de pensée: M. Albert Darras, libre penseur espère "nouvelle" France, représente l'opposition au traditionalisme figurée par sa femme. L'article du Code autorisant le divorce a été fait par les pires ennemis de l'ordre social, les destructeurs de la famille. Il est responsable des tragédies, des catastrophes survenant dans les ménages. Le P. Euvrard, dans son discours à Mme Darras résume tous les malheurs qu'il amène car, dit-il, "toute liberté contraire aux lois de la nature engendre la servitude". Parmi les suites du divorce, le prêtre mentionne les haines fratricides entre les enfants des deux lits, les pères et les mères condamnés par leurs enfants; les difficultés entre beaux-pères et beaux-fils, la secrète aliénation du coeur entre l'enfant du premier lit et le

père ou la mère qui ont convolé; enfin, la crainte de ne pouvoir donner une vraie éducation religieuse aux enfants. "Quand la loi naturelle est violentée dans les rapports entre deux êtres, aucune bonne volonté ne saurait empêcher qu'ils ne souffrent l'un par l'autre tôt ou tard".

Mme Darras connut ces malheurs et "maudit une fois de plus cette loi criminelle à la tentation de laquelle sa faiblesse de femme avait succombé, loi meurtrière de la vie familiale et de la vie religieuse, loi d'anarchie et de désordre qui lui avait promis la liberté et le bonheur, et elle n'y trouvait, elle après tant d'autres, que la servitude et la misère."(1).

La deuxième thèse expose l'influence néfaste de l'irréligion qui contribuera, elle aussi, à la division du foyer. Monsieur Darras "appartient à ce groupe d'hommes de haute culture qui ont rêvé, voyant la banqueroute des vieilles croyances, de donner à notre démocratie une morale en accord avec la raison". (2)

Quelles seront les suites du mariage d'une catholique avec un tel homme? Nous les trouverons surtout chez Mme Darras et chez Lucien. Toutefois, l'auteur se hâte de nous faire connaître l'illogisme de ce libre penseur chez lequel subsiste à l'état d'inconscience tout un passé de saines doctrines qui en atténuent les mauvais résultats. "Il était d'une génération qui aura vécu sur ce constant paradoxe de vouloir concilier toutes les vertus du monde traditionnel avec le système d'idées le plus contraire à ces vertus. En politique, cette génération a voulu l'ordre et la grandeur nationale; en morale, elle a rêvé et elle rêve de stoïcisme et d'intégrité; avec des théories dont la conséquence est l'anarchie. C'est ainsi que Darras avait pu épouser une femme divorcée et il était un défenseur convaincu de la famille; qu'il professait

(1) -- Un divorcePage 316

(2) -- Un divorcePage 154

et avait enseigné à son beau-fils la religion du sens propre, et il avait eu au plus haut point ce souci de l'honorabilité bourgeoise". (1)

Monsieur Darras, nous l'avons dit, avait converti son fils à ses idées. Ce dernier pouvait, en effet, lui dire: "Ce que je suis, je te le dois, c'est vrai. Toutes mes convictions, c'est toi qui me les as données; la foi absolue dans la conscience d'abord et dans la justice ensuite, l'une créant l'autre". (2) Il allait récolter le fruit de son travail. Il avait critiqué les conventions du monde actuel, principes de misères et de crime. Le fils a retenu la leçon et sera persuadé avec Berthe Planet que, parmi ces conventions, une des pires est le mariage, l'union libre étant la vraie formule de la vie conjugale. Cette jeune fille élevée dans un nihilisme absolu des institutions du passé et du présent résumait ainsi sa doctrine à Lucien qui approuvait: "Je pense qu'un homme et une femme n'ont pas besoin pour s'engager l'un à l'autre et pour fonder un foyer ni d'un prêtre qui les bénisse, ni d'un magistrat qui enrégistre leur engagement. Le vrai mariage consiste dans la libre union de deux êtres qui associent leurs destinées par leur choix personnel, sans d'autres témoins de cette promesse que leur conscience". (3)

Quand à Mme Darras, après avoir quitté la pratique des sacrements sous l'influence de son mari, elle se rend compte, maintenant, que ce mariage ne saurait lui apporter le bonheur. C'est l'inquiétude qui la dévore, le remords qui la tourmente, le chagrin que lui cause la désertion de son fils et son union scandaleuse, la crainte de voir sa fille percer la surface et saisir le trouble, la divergence d'opinions qui existent dans la famille. En un mot,

(1) -- Un divorceP. 174
 (2) -- Un divorceP. 169
 (3) -- Un divorceP. 120

c'est l'absence de paix, de tranquillité, d'harmonie.

Bourget nous présente donc le divorce comme une source d'inquiétudes, de tourments; il provoque la division dans le foyer ne pouvant amener l'union des coeurs et surtout, il est néfaste aux enfants. Il est à remarquer que dans un de ses premiers romans, "Deuxième amour," Bourget a semblé être partisan du divorce. Claire de Velde, poussée par ses parents, avait épousé M. Audry, financier. Celui-ci lui demande un jour une partie de sa dot pour éviter la banqueroute et les assises car il s'est livré à des opérations scandaleuses; d'où désespoir de Claire qui se dit: "Je suis la femme d'un voleur". Elle vit solitaire, la honte au coeur, quand l'amour s'éveille pour un autre. Comme elle n'a aucun grief légal - son mari n'ayant pas eu de condamnation infamante - elle ne peut divorcer. Ne voulant pas d'une union clandestine, elle quitte la maison, s'exposant à la critique de la société. L'auteur la plaint et hésite visiblement à la condamner.

En analysant "Un divorce", on peut se demander si la thèse est bien exposée. Bourget voulait montrer comment le divorce amène comme conséquence logique l'instabilité dans le mariage. Or il a joint à ce thème deux considérations qui pour être accessoires dans la pensée de l'auteur, n'en semblent pas moins faire le fond du roman: l'existence d'enfants du premier lit et les raisons d'ordre religieux. Aussi, dans le problème tel que posé, certains critiques qui ne partagent pas les croyances de l'auteur, ont été amenés à ne considérer que le côté religieux. C'est ainsi que pour J. Stephens, (1) le roman finit par une réconciliation toute de surface et tout à fait insuffisante; il reproche de plus à Bourget de n'avoir pas réussi à éveiller la sympathie du lecteur pour Gabrielle "une de ces faibles femmes qui ont besoin d'un prêtre

(1) French Novelists of to-day.

dans leur vie" et il ~~la~~ condamne d'avoir cherché un médiateur dans la personne de l'abbé Euvrard. Un autre protestant (2) déclare que Bourget n'a réussi à prouver qu'une chose; que le divorce est anti-catholique. Pour lui, le roman n'est qu'un plaidoyer en faveur de l'autorité de l'Eglise contre l'individu.

La faiblesse de la thèse, la voici. Supposons Gabrielle tout simplement remariée, en règle avec l'Eglise, les mêmes difficultés au sujet de son fils Lucien auraient pu se présenter car elles n'ont aucun rapport avec la question du divorce. Elles ne peuvent donc servir à illustrer le mal qu'il produit. De plus, supposons encore Gabrielle aussi libre penseuse que son second mari, on voit mal comment pourraient s'élever les difficultés d'ordre religieux telles que décrites dans "Un Divorce". Donc les deux cas qui forment la trame du roman: ne réussissent pas à prouver les inconvénients du divorce; ils ne peuvent montrer que les malaises amenés dans la famille par l'irréligion. Or, même en dehors de ces deux considérations, le divorce apparaîtra comme nuisible à la société par le fait même de cette instabilité qu'il crée; il faut donc le répudier. Sans doute, il y a l'enseignement de l'Eglise pour un catholique, mais nous nous plaçons, comme Bourget d'ailleurs, au simple point de vue naturel et positiviste. Mais, on le voit, ce serait changer le roman du tout au tout.

"
" "

Non content d'avoir exposé ses idées sur la famille dans "Un Divorce", Bourget y revient avec une histoire dramatisée, empruntée elle aussi à la vie domestique: Le Tribun. L'auteur y reprend le même thème: l'indissolubilité de la famille méconnue par les doctrines (1) -- W.C. Ladue, P. Bourget and the French "Roman à Thèse".

issues de la Révolution.

Le Tribun,^(a) Portal, est un ancien professeur de philosophie devenu président du Conseil. "Il a gardé de sa première formation des habitudes de généralisation (1) et il conçoit les réformes à priori, selon des systèmes ordonnés logiquement mais sans relation avec la vie et l'histoire. Il sert une doctrine en servant son parti, son parti, c'est le socialisme; sa doctrine`celle que professent les descendants des révolutionnaires de 1789." Il veut se séparer de l'ancien monde en affirmant comme dogme fondamental que l'unité sociale est l'individu et non pas la famille. Sa politique sera donc la libération radicale de l'individu. Son ministère a mis dans son programme trois grandes lois à cet effet: élargissement du divorce jusqu'à ne plus faire du mariage qu'un contrat de louage en attendant l'union libre; suppression radicale du contrôle des parents en matière d'éducation; suppression de l'héritage ou presque.

Ce programme, il en comprend toute la portée: "C'est la guerre déclarée à la famille parce que la famille, c'est tout l'ancien monde. Si le mari est responsable de sa femme, elle lui doit obéissance, et c'est le mariage indissoluble d'autrefois. Si le père est responsable de son fils, c'est l'autorité paternelle reconnue et, du même coup, le droit de l'élever à sa convenance, le droit de lui transmettre ses acquisitions. C'est l'héritage.... Toute l'iniquité de la société actuelle tient dans ce seul mot: la famille, toute!.." (2)

Il veut détruire la famille, mais il se heurtera à la famille! Il vient d'annoncer qu'il ne reculera devant aucune des besognes inscrites sur son programme; monopole de l'enseignement, suppression de l'héritage, suppression du mariage, guerre implacable aux capitalistes. Déjà, il a ouvert le feu contre la bourgeoisie. Il tient

(a) Voir l'étude de cette chronique sous Feuillerat.

(1) -- Le TribunP. XLVII

(2) -- Le TribunP. 8

la preuve d'une collusion entre son prédécesseur à la présidence du Conseil Delattre, et Moreau-Janville, le haut baron des Forges et Chantiers de la Rochelle-- six cuirassiers demandés à la Chambre au lieu de deux. Il a ordonné une enquête, il va révéler le trafic publiquement. Cette affaire Delattre, c'est "le cas unique, la leçon de choses accessible à tous, le capitalisme pris en flagrant délit de collusion avec les politiciens... les grandes lois de réforme et de solidarité passant enfin"! (1)

Or, au moment où il vient d'engager la lutte, il découvre que son fils, Georges, dont il a fait son chef de cabinet, a vendu à la firme Moreau-Janville un carnet de souches où sont inscrites, avec les noms et les dates, les sommes distribuées pour le compte de Moreau-Janville dans cette affaire. C'était la preuve qui allait emporter la condamnation, l'arme inespérée, "le document irréfutable après lequel les magistrats les plus récalcitrants devront marcher", (2) Georges a agi de la sorte parce qu'un certain Claudel, bijoutier, vient de se faire voler un riche collier et que par suite de ce vol, il est incapable de rencontrer ses paiements, c'est la banqueroute. Il a donc décidé de fermer magasin et d'aller tenter fortune ailleurs. Mais Georges, qui est l'amant de Mme Claudel, ne voulant pas la laisser partir, s'est résolu à vendre le carnet pour faire parvenir secrètement l'argent espérant ainsi que le bijoutier demeurera à Paris.

Devant ces faits, que va faire Portal? le devoir se présente à lui comme catégorique et impératif: livrer son fils à la justice, mais il se heurte, lui, l'apôtre intransigeant de l'individu, à la famille. Dès que son épouse lui eut crié; "C'est notre enfant", ses entrailles se sont émues et il comprend qu'il est solidaire de cet être. Son devoir, il ne peut donc pas l'accomplir. Plus que

(1) -- Le TribunP. 148
 (2) -- Ibid.....P. 149

cela, le doute est maintenant entré dans son esprit; il s'étonne que les principes de morale laïque dont il a nourri son fils aient cédé, au premier assaut, comme une digue trop mince. Avec épouvante, il se demande: "Me serais-je trompé?"

Pendant une nuit d'insomnie, il a reconnu la vérité. "Si nous nous trompons en attaquant la famille, dit-il à son confident, car c'est ça que nous faisons et consciemment. Nous avons vu, dans la propriété, l'origine de tout le mal social... Pour détruire la propriété, nous n'avons pas reculé devant la famille. La propriété, c'est le phénomène familial par excellence. Eh bien! cette nuit, pendant que j'allais et venais dans cette chambre, ce que je sentais, c'est que la famille est indestructible. La voilà, cette loi supérieure dont je te parlais. Je la découvrais, la famille, vivante en moi d'une vie plus forte que tout, même que ma foi dans la justice". (1)

Mais alors, si la famille constitue bien "le fait naturel et irréductible, l'élément premier, l'atome simple...., vouloir construire la société pour l'individu et hors de la famille, c'est aller à contresens de la vie". (2) Tout croule dans le système. Portal doit donc choisir; dénoncer son fils ou démissionner. Il choisit le dernier parti; quand au fils, il promet de racheter sa faute.

En dehors de ce thème principal, se développe un sous-thème qui amplifie et renforce la thèse. Claudel a reconnu les relations coupables de sa femme. Quittera-t-il cette infidèle? Sa famille à lui aussi est à deux doigts de la perte. Qu'est-ce qui va les sauver? Leur enfant! C'est par amour pour lui que Claudel consent à reprendre sa femme et que cette dernière promet de ne jamais

(1) -- Le TribunP. 173

(2) -- Le Tribun..... P. XLVlll

revoir Georges. A la vue de cette scène, Portal de conclure:
 "Claudiel était perdu, sa femme aussi, leur enfant. Qu'est-ce qui va les sauver? Il l'a dit: le foyer, la famille". (2)

Bourget reprend le thème de l'indissolubilité de la famille dans "Un Gas de Conscience". Il nous représente un mari sur son lit de mort résolu de faire connaître à ses enfants la faute de leur mère. Mais finalement, il se décide à imposer silence à sa juste rancune et à jeter le voile de l'oubli afin que ses fils continuent à respecter leur mère et que le foyer ne soit point désorganisé.

" "
 " "

Un autre ennemi de la famille, c'est l'adultère. L'"Emigré" nous présente un exemple aussi triste que frappant de la désorganisation du foyer causée par ce ~~mal~~. Le vieux marquis apprend avec douleur que Landri dont il avait façonné l'âme avec tant d'amour et auquel il espérait remettre la succession d'une longue et noble lignée était réellement le fils d'un agent de change, Jaubourg, autrefois amant de sa femme. C'est fini, ses espérances sont brisées! Landri devra quitter le château et le marquis finira la lignée gardant le blason sans tache: ce sera sa seule consolation.

Le Sauvetage décrit aussi les maux résultants de l'adultère. "L'insouciante et enfantine Nicole est morte le jour où elle a compris qu'elle n'était pas la fille de celui qu'elle croyait son père et que sa mère n'avait pas été une honnête femme" (2). Et l'auteur de commenter: "Qui saura jamais ce qui se passe dans le coeur d'une fille, obligée soudain de juger, de condamner sa mère,

(1) -- Le TribunP. 233

(2) -- Comp. sent.P.405

et qui doit cesser de la respecter sans pouvoir cesser de l'aimer"(1)

Dans la Terre Promise, Bourget montre comment la mauvaise conduite de Francis Nayrac a brisé sa vie. Sa fiancée, apprenant qu'il a eu un enfant, refuse d'unir sa destinée à cet homme. Aussi désormais, il "ne vit plus que pour réparer les douleurs qu'il avait causées" (2).

"Nos Actes nous suivent" montre encore une fille illégitime, Marie-Jeanne, honteuse de sa condition. Enfin, plusieurs Nouvelles, Un homme d'affaires, L'Eau profonde, Le vrai père, La Raçon, La menace, ~~qui~~^{ont} traité le même sujet.

"
" "

Contre l'individualisme exagéré, principe des malaises décrits plus haut, ~~Contre~~ la désorganisation familiale qui en est une des suites, qu'est-ce que Bourget va apporter comme correctif? D'après lui, la source des maux remonte à la Révolution. On a voulu mettre l'individu en première place, à la base, en faire l'unité sociale. Les législateurs ont déclaré comme Portal dans le Tribun: "Qu'est-ce que la famille, sinon une collection d'individus avec l'intégrité de leurs droits propres, avec l'intangibilité sacrée de leurs personnes? ... Moi qui n'ai pas peur des idées, je dis et j'affirme que le prétendu droit familial n'existe qu'autant qu'il est en accord avec le droit individuel, et que la véritable cellule sociale, ce n'est pas la famille, c'est l'individu" (3). Voilà le défaut capital du système actuel. La pierre angulaire de la société ce n'est pas l'individu, mais la famille comme l'histoire le prouve. Car, si la cellule sociale est bien la famille et non l'individu, l'observation doit constater que les sociétés bien portantes sont celles où les

(1) -- IbhP.408
 (2) -- La Terre promiseP. 415
 (3) -- Le TribunP. 87

lois comme les moeurs fortifient le lien familial et que les sociétés malades sont celles où le lien se relâche pour la liberté de l'individu. Or Bourget nous montre une période de reprise de santé nationale vraiment surprenante dans la "magnifique première moitié du XVIIe siècle où il y eut un effort pour restaurer dans les moeurs les vertus de famille inscrites dans les lois". (1) Sous la Régence, au contraire, ce fut la décadence. Une autre preuve vient du fait que l'organisation familiale de la société a produit des hommes de qualité supérieure, des personnalités fortes comme en en a rencontré entre 1789 et 1815. Ces vingt-six années de révolution donnèrent aux intelligences et aux volontés l'occasion éclatante de se déployer mais ils ne les avaient pas créées. La France actuelle, cent ans après, révèle une indigence des individualités fortes. Et Bourget conclut: "La valeur de l'individu est en raison inverse de l'individualisme professé par les lois et par les moeurs". (2)

Pour la cohésion de cette cellule vivante, l'indissolubilité du lien conjugal apparaît aussitôt comme une première nécessité. A ceux qui voient dans la loi humaine qui permet le divorce plus de justice et de charité que dans la loi de l'Eglise, Bourget répond par la voix du Père Euvrard. Il explique qu'il faut parfois faire souffrir l'individu afin d'éviter un malheur plus général. De même qu'un passager ne pourrait descendre d'un bateau pour visiter son père mourant s'il y avait un cas de peste à bord, ainsi l'Eglise défend le divorce faisant parfois souffrir l'individu mais épargnant à la société les suites malheureuses de ce divorce. Car il ne faut pas oublier que les deux principes qui ont dominé et dominent encore toutes les doctrines individualistes sont contradictoires. Assurer

(1) -- Le TribunP. 8
 (2) -- Le TribunP. 18

l'individu le maximum de développement de ses facultés et pour cela le maximum d'indépendance, autant vaudrait couper les racines d'un arbre afin de lui garantir une plus vigoureuse expansion.

D'ailleurs l'histoire et la raison s'unissent pour réclamer un mariage indissoluble, et il y a de ce fait une identité entre la loi de l'Eglise et la loi de la réalité, l'enseignement de l'expérience et celui de la Révélation. Dans son effort pour durer, la nature sociale aboutit précisément à la règle dont la religion a fait un dogme. Est-ce que la civilisation supérieure n'a pas toujours tendu à la monogamie contre le divorce donc, qui en réalité est une polygamie successive. De plus, les chiffres prouvent que le nombre de criminels, de fous, de suicidés dans les pays où la loi du divorce existe est proportionnellement décuplé chez les divorcés. Puis, comme la société veut ce que veulent les familles, la raison montre que le mariage indissoluble est nécessaire attendu qu'il entraîne une réflexion plus sérieuse et crée une cohésion plus étroite entre ascendants et descendants, une fixité dans les mœurs et la tradition, toutes choses dont bénéficient la société. Mais, outre le divorce qui brise le foyer et l'adultère qui amène des complications pénibles, il est un autre obstacle à l'union de la famille: c'est le déclassement qui fait oublier les traditions et rompt avec le passé. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE IV

LES CLASSES SOCIALES

Sommaire: Danger de brûler l'étape - Déclassement et ses effets - Nécessité des classes distinctes - Transfert par degrés.

Le problème des classes sociales dépasse le cadre de la famille: il a trait à la prospérité de la nation. L'élévation rapide a pour corollaire l'accession trop rapide aux fonctions publiques, à la direction des affaires. Elle crée une série d'incapables et c'est pourquoi elle est une des principales tares du régime parlementaire que va dénoncer Bourget.

Sans doute, cet enseignement heurtera l'esprit de justice, les goûts égalitaires des partisans de la démocratie et d'instinct, ils tourneront leurs regards vers ceux dont les oeuvres ont enrichi le patrimoine de gloire national et qui cependant venaient de milieux modestes. Mais restons dans le domaine familial et étudions les effets du déclassement.

Certaines familles montent trop vite dans le rang social et il en résulte un manque de continuité des traditions familiales, un déséquilibre dans le foyer qui se révèle à maints indices car ceux qui veulent brûler l'étape font souffrir ceux qui dépendent d'eux autant qu'ils souffrent eux-mêmes de leur ascension. C'est le sujet de l'Etape.

Ici encore, deux thèses se coudoient; l'une catholique, l'autre sociale; la glorification de l'éducation religieuse et la condamnation du régime démocratique responsable de l'ascension trop rapide. Les familles Monneron et Ferrand y sont en contraste perpétuel; l'une, désemparée aboutit au désastre; l'autre, grâce à la foi religieuse qui la soutient dans ses tribulations, poursuit la voie du devoir qui mène à la paix. La thèse sociale veut

démontrer que le père Monneron n'a pas seulement eu le tort de renier la religion de ses ancêtres, il s'est encore élevé trop rapidement dans la société. Fils de paysan, il est devenu, loin du village natal, un intellectuel entraînant dans son ascension trop brusque ses enfants qui subissent les désastreuses conséquences de ce déracinement.

Ballotté entre les deux courants d'idées qui se heurtent constamment dans ce tragique récit, le fils de l'athée, Jean Monneron, lutte en vain contre son amour pour la catholique Brigitte Ferrand et contre la vérité qui finira par triompher. Longtemps il a été retenu du côté de l'athéisme par son affectueuse admiration pour son père à qui Bourget n'a d'ailleurs refusé aucune des qualités d'un homme d'honneur. C'est toute la donnée de l'Etape. Examinons brièvement l'histoire qui sert de base aux théories de l'auteur.

Jean Monneron, étudiant en Sorbonne, est amoureux de Brigitte Ferrand. Les Ferrand sont des traditionalistes en religion et en politique tandis que Joseph Monneron, père de quatre enfants, est "le type accompli du développement que préconisent les doctrinaires de notre démocratie". Il a élevé ses enfants sans leur parler de religion parce qu'il ne se "reconnaît pas le droit d'enseigner à des êtres sans défenses contre leurs premières impressions, des hypothèses invérifiées." Les deux chefs de famille sont professeurs, le premier de philosophie, l'autre de rhétorique.

Dans son amour, Jean a rencontré un obstacle qu'il ne peut surmonter. Bien qu'il affectionne son élève, M. Ferrand ne le laissera cependant épouser sa fille qu'à la condition de devenir catholique. Or cette conversion serait un déchirement, une faillite pour M. Monneron dont Jean est la consolation. Ce serait

marquer la banqueroute de l'éducation morale reçue au foyer. Souvent le jeune homme se redit le couplet d'une romance qu'il avait entendue: "Mon fils sera mon consolateur". Tandis que d'autres épreuves affligent ce père aimé, ira-t-il ainsi l'abandonner?

Mais pénétrons dans la vie de la famille Monneron. Jean se rend bien compte que l'atmosphère y est surchargée. Ainsi, il constate une réciproque impuissance chez les membres à se communiquer le fond de leur âme. Il n'y a pas d'unité, d'affection. Puis, inquiétude plus grave, l'aîné, Antoine, mène une vie équivoque évidemment au-dessus de ses moyens. Julie, la jeune fille, joue une idylle bien mystérieuse tandis que Gaspard, un jeune insolent encore dans l'adolescence, a réussi à se procurer un livre immoral qu'il lit à la maison. La mère, femme inintelligente, vaniteuse et sans talent de ménage, chérit son aîné et Gaspard au mécontentement des autres. Au milieu de tout cela, le père Monneron, lui, ne semble rien voir d'anormal ou bien il se retire en lui, Il s'en va du monde réel dans ses idées sans donner aux enfants une attention intelligente et opportune. "Mon père, dit Jean, a manqué sa vie, et ne consent pas à se l'avouer, parce que toute sa vie ayant été la mise en oeuvre de certains principes, cet avortement est la condamnation de ses principes". (1)

Le contraste de ce foyer déséparé avec celui de M. Ferrand où tout respire la tranquillité, la paix et le bon ordre, n'a pas manqué d'impressionner l'amoureux. Il allait être touché plus profondément encore. Un jour, il apprend qu'Antoine est accusé d'avoir soutiré 5,000 francs du compte d'un M. Lacroix et que Julie, qui était la maîtresse d'un certain comte de Rumesnil, va devenir mère. L'attitude du père, qui cette fois encore se laisse candidement leurré par son aîné pour être ensuite profondément ébranlé devant les faits indubitables achève de dessiller les yeux du jeune homme.

(1) --L'Etape .1.....P. 50

Il se convertit et s'unit à Brigitte Ferrand.

On le voit, l'Etape est dirigée contre le système démocratique. L'auteur y condamne "l'erreur française", c'est à-dire la manie égalitaire et le fonctionnarisme. L'aristocratie empêchait sagement le passage d'une classe à une autre. Ce qui faisait aussi la force de l'ancienne société, c'est l'attachement au lieu d'origine, à la condition des parents et la fidélité à la religion.

Deux catastrophes dans la famille Monneron prouvent le danger de brûler les étapes: L'escroquerie d'Antoine et la faute de Julie. L'aîné a été amené comme naturellement sur la pente du vice par sa condition sociale et son éducation: "J'en ai assez, dit-il, d'être dans la société comme ces malheureux à la porte des grands restaurants, qui hument les odeurs de la cuisine que les autres mangent. Je veux être de ces autres, moi; entrer dans la salle moi, m'asseoir à la table moi; avoir ma part, moi, des bons plats qui mijotent dans les sous-sols. Depuis que j'ai des oreilles pour entendre, on ne me parle que de démocratie, d'égalité, du droit de tous à tout. Puis, quand il s'agit de la pratique, cette égalité se ramène au sale petit morceau de papier déposé dans l'urne" (1) Il avait donc pris les moyens de mettre en pratique les instructions tant de fois entendues. Quant à Julie, le prestige d'un amant aristocratique l'avait entraînée vers l'abîme par la sotte prétention de devenir l'épouse du séducteur.

Bourget peint sur le vif la désorganisation dans la famille le Monneron et le phénomène plus tragique que les catastrophes bien qu'uniquement moral. "C'est la solitude absolue où se trouvent les membres de ces groupements mal unifiés, dans des heures de crise, alors même qu'ils traversent des épreuves analogues, sinon identiques".

(1) L'Etapel.....P. 219

La cause de ces misères, c'est la déclassement. Le professeur Ferrand, à qui Jean racontait ses déboires, arrivait à la même conclusion: "Tout le malaise que vous me décrivez ne vient ni de lui (le père) ni de vous. Il vient de ce que votre famille ne s'est pas développée d'après les règles naturelles. Vous êtes des victimes, lui et vous, de la poussée démocratique telle que la comprend et la subit notre pays où l'on a pris pour unité sociale l'individu. C'est détruire à la fois la société et l'individu. La grande culture a été donnée trop vite à votre père et à vous aussi. La durée vous manque, cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est dangereux. Vous avez brûlé l'étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'Erreur française et qui n'est au fond, tout au fond, que cela: une méconnaissance des lois essentielles de la famille". (1)

A sa fille, Monsieur Ferrand explique encore le désordre de la famille Monneron: "Cette famille Monneron a commis une première faute. dans le grand-père qui était un simple cultivateur. Il avait un fils très intelligent. Il a voulu en faire un bourgeois. Pourquoi? Par orgueil. Il a méprisé sa caste, ce père-là, et il a trouvé un complice dans l'Etat, tel que la Révolution l'a fait. Toutes ces lois sur lesquelles nous vivons, depuis cent ans, et dont l'esprit est de niveler les classes, d'égaliser pour tous le point de départ, de faciliter à l'individu les ascensions immédiates: en dehors de la famille, ne sont pas davantage des lois saines et généreuses. Ce sont des lois d'orgueil". (2) Et le professeur continue disant comment tout le développement de Joseph Monneron vient de l'orgueil. C'est ce qui explique qu'il a perdu sa croyance à la religion. Il a pensé à l'encontre de la tradition religieuse, il croyait obéir à la raison .

(1) -- L'Etape 1P.55

(2) -- L'Etape 17.25

Dans le Luxe des autres, Bourget reprend le même thème, les méfaits du déclassement et de nouveau, il en place la responsabilité sur le régime parlementaire. On a tant prêché l'égalité, le droit de tous à tout que l'on a fini par éveiller dans le peuple l'instinct d'imiter les façons de vivre des gens des classes supérieures: "Ce désir de briller jusqu'à l'extrémité de ses moyens, ce besoin de quitter sa classe, d'égaliser sans cesse et à tout prix dans leur façon de vivre, dans leurs décors, dans leurs plaisirs, ceux qui nous dépassent immédiatement, qu'est-ce autre chose qu'un des épisodes de la grande dégénérescence démocratique?" (1)

Aussi, ce système égalitaire, ce fait de faciliter les déclassements est-il la cause de troubles de toutes sortes. Bourget nous parle de "ce passage des classes les unes dans les autres, forme naturelle du fonctionnement de la démocratie, d'où résultent peut-être toutes les complications sentimentales de notre âge". (2)

Comme résultat, le déclassement nous a donné de riches parvenus grossiers et jouisseurs comme Tournade et Figon dans "la Duchesse bleue" et Albert Duvernay dans "Le Fantôme"; de là, aussi, parmi les petits et moyens bourgeois tous issus de la glèbe, cette prédominance d'hommes déséquilibrés, chimériques, bizarres, dénués de sens pratique ou pratiques jusqu'à la scélaratesse inclusivement. Robert Greslou dans le Disciple séduit une jeune fille pour faire des expériences de psychologie scientifique. Chazel dans le Crime d'Amour se livre aux mathématiques avec une telle intempérance qu'il ruine sa santé et que sa femme le trompe; il avait commis la sottise d'épouser une aristocrate, lui dont le grand-père labourait encore. Le poète René Vincy, dans "Mensonges", encore un déclassé oui meurt d'excès de boisson après s'être laissé séduire! Offarel, petit

(1) -- Le luxe des autres P.7

(2) -- Essais de Psychologie P. 134

fonctionnaire, aquarelliste en chambre, possède un de ces fronts fuyants, chimériques, dont il semble que les manies et les idées fausses en ont raviné toutes les rides et soulevé toutes les bosses" (1) Clément Maglaive, député opportuniste et panamiste, commet une escroquerie littéraire aux dépens de Napoléon Zaffoni, patriote de Corfou (2). Philippe Dubois, vague littérateur raté, aigri, jalouse bassement les grand confrères arrivés à la gloire. Il traite l'un deux d'intrigant de salon habile à sucrer Stendhal et Balzac pour l'estomac affadi des femmes du monde" (3).

Cette liste que l'on pourrait faire plus longue démontre assez bien l'ardeur de Bourget à dénoncer le mal. En résumé, nous voyons que les bas et moyens bourgeois, auxquels il faut joindre les ouvriers, eux aussi paysans déracinés, forment cette majorité "d'impulsifs, de dégénérés et de candidats à la manie".

Ne peut-il donc y avoir de passage d'une classe à l'autre? Bourget va-t-il condamner toute élévation sociale? Comment concilier cette ascension avec la continuité des traditions familiales et l'équilibre du foyer, c'est la question des classes sociales.

Tout d'abord, il prêche l'impossibilité de l'égalité comme ~~de~~ l'ont voulu les Révolutionnaires. Le professeur Monneron s'extasiait devant cette copie d'élève: "Il arrive un moment où le peuple réveillé se laisse d'être la racine dont le travail souterrain fournit des aliments aux branches d'en haut, qui seules jouissent du ciel et du soleil; où le tronc se fatigue de n'être que le couloir nu de la sève qui va s'épanouir à la cime en bouquets parfumés; où l'arbre tout entier veut devenir fleur", Utopie de l'égalité! C'est aussi impossible dans la société que dans la nature; "Il y a des classes et nous sommes en droit d'affirmer qu'il y en aura toujours. Pour qu'elles fussent supprimées, il faudrait que la famille disparût,

(1) -- Mensonges P. 34

(2) -- Voyageuse: Antigone.....

(3) -- Nouveaux Pastels - Un Saint P. 28

qu'elle cessât de se prolonger dans l'espace par la propriété, dans le temps par l'héritage et l'éducation." (1) Il faut des étapes différentes car "toute organisation suppose des éléments directeurs et des éléments subordonnés".

Dans "La Barricade", Bourget a montré le conflit entre les classes sociales, entre le patron et les ouvriers. Sa préface nous avertit que si on a pu supprimer toutes les distinctions entre les classes, il est une chose que l'on ne pourra jamais faire: c'est qu'il y ait des hommes qui travaillent de leurs bras et d'autres qui travaillent avec leur esprit. C'est montrer que l'inégalité est nécessaire.

Il présente un ancien régime amélioré qui ferait entrer dans l'aristocratie toutes les familles devenues peu à peu riches ou intellectuelles par maturation lente et il leur réserverait le gouvernement. Ce qu'il déplore, c'est le transfert subit. Voici comment il s'explique par la bouche de M. Ferrand: "Il n'y a pas de transfert subit de classes, et il y a des classes du moment qu'il y a des familles, et il y a des familles du moment qu'il y a Société.... Pour que les familles grandissent, la durée est nécessaire, Elles n'arrivent que par étapes... la nature, plus forte que l'utopie et qui n'admet pas que l'on aille contre ses lois, contraint toutes les familles qui prétendent le violenter, à faire dans la douleur, si elles doivent s'établir, cette étape qu'elles n'ont pas faite dans la santé.

Jean Mommeron a compris à la suite des épreuves qui ont frappé sa famille le chemin que son père aurait dû suivre au lieu d'essayer de brûler les étapes. A l'abbé Chanut qui lui demandait: "Que seriez-vous sans la Révolution", voulant lui montrer comment celle-

(1) -- Pages de Doctrine et de Critique ...102

ci lui avait été bienfaisante en l'aidant à monter si vite dans le rang social, il répondait: "Ce que je serais".--- Et toutes les tristesses de sa vie de famille frémissaient dans sa voix, -- "un homme encadré et raciné tout simplement. Les Monneron\$ étaient des paysans du Vivarais. J'en serais un, soutenu par les moeurs, par des traditions, par des coutumes, tenant au sol où reposeraient mes morts, les prolongeant, ayant reçu d'eux un dépôt du passé, et prêt à la transmettre intact et vivant". (1) Puis il explique qu'avant la Révolution les familles faisaient l'ascension vers la petite bourgeoisie, patiemment et sûrement, par en bas avec le temps. Puis si elles continuaient à se fortifier, elle passaient par la moyenne, puis la haute bourgeoisie pour enfin arriver à la noblesse. "C'était un axiome alors, dit-il, que la famille, dans l'état privé, devait d'abord s'enrichir par le travail, puis que, haussée d'un degré, elle ne devait plus servir que l'Etat." (2) Il voulait montrer ainsi qu'avant de s'engager au service de l'Etat, la famille devait par la maturation, développer les talents et la richesse.

A propos de l'Étape on peut relever quelques faits qui sembleraient affaiblir la thèse de l'auteur. Si elle est ingénieuse et spécieuse, si elle comporte une large part de vérité et si plus d'une famille moderne pourrait se l'appliquer justement, elle est un peu outrée et peut-être insuffisamment établie. Bourget voudrait convaincre le lecteur que l'escroquerie d'Antoine, la mauvaise éducation de Gaspard, la faute de Julie, doivent être attribuées au fait d'avoir brûlé l'étape. Or, une des causes principales des difficultés de ce malheureux foyer semble être la frivolité de Madame Monneron. L'auteur a beau insinuer que si Joseph Monneron était resté dans sa ville, s'il avait choisi une femme de sa condition, etc..... C'est une preuve bâtie sur des suppositions. L'Étape prouverait

donc, non qu'il a eu le tort de brûler les étapes, mais qu'il a mal

(1) -- L'Étape ...ll.....P. 116 (2) -- Ibid.....P. 116

choisi son épouse et surtout qu'il a mal élevé ses enfants en les nourrissant de phrases creuses.

De plus, si la thèse était prise au pied de la lettre, elle épargnerait à la société nombre de déclassés, ce qui serait un service; mais elle eut aussi privé d'un Pasteur et de bien d'autres et ce serait dommage. Toutefois, il faut ajouter que dans divers articles que M. Bourget a écrits pour répondre aux objections qui lui ont été adressés au sujet de l'Étapé, il semble avoir un peu atténué l'intransigeance de sa théorie primitive. Il a avoué par exemple, à propos du cas de Guizot et de Pasteur qui lui avait été opposé, que "le talent, quant il est d'un certain degré, échappe aux lois générales."

Nous avons vu, au cours de ce chapitre, comment le déracinement est apparenté au déclassement comme l'effet à sa cause. Nous allons y revenir plus longuement.

" "
" "

CHAPITRE V

LA CONTINUITE PAR L'ENRACINEMENT

Sommaire: Le déracinement et ses suites - Le Cosmopolitisme -
 La famille: groupe continué - Mélanges de races -
 Continuité assurée par : religion, métier, milieu,
 autorité paternelle, patriotisme, nationalisme.

La famille pour exister vraiment et se développer doit avoir une existence historique. Le mal, si commun de nos jours et qui s'attaque à cette existence même, c'est le déracinement car il fait oublier les traditions. Il est curieux de remarquer que plusieurs des champions du traditionalisme ont prêché l'enracinement après avoir eux-mêmes été des "déracinés". Bourget, Barrès, Bordeaux et Maurras sont du nombre et voilà qui a donné quelque prise à la critique des adversaires.

Etre déraciné, c'est quitter son milieu, son sol, la vie de famille et le métier de son père. Les faits en ont prouvé les inconvénients. Bourget a pu constater, dans son enquête sur la société, que la plupart des coupables, des dangereux coupables, n'ont pas reçu la saine éducation de la famille, ou que, subitement transplantés d'un milieu dans un autre, ils n'ont pas eu les solides états des principes traditionnels.

Dans l'Irréparable, nous lisons l'histoire lamentable d'une jeune fille dévoyée par l'abus de la pensée, victime d'un libertin et demandant vainement au temps, à l'éloignement, au mouvement des voyages l'oubli de sa douleur. Et l'auteur nous indique la cause de sa faiblesse: l'esprit de tradition, l'esprit de race n'avaient pu se développer chez cette jeune fille, voyageuse errante de tous les grans caravansérails.

Chez Armand de Querne, Bourget "reconnaissait dans l'absence de la vie de famille l'origine première de son égoïsme". (1)

(1) -- Crime d'Amour P. 273

Tous les malheurs, tous les malaises décrits dans l'Etape proviennent d'une cause unique; le père Monneron est un déraciné. Il a quitté son lieu d'origine, sa condition sociale et aussi sa religion, Il ne tient plus à rien, il n'a pas de traditions. Fils de cultivateur, il fut envoyé au collège et fut ainsi séparé de sa famille par la distance, l'instruction et les moeurs. Il ne tient à aucun lieu. Né à Quintenas, il fit ses études à Tournon, prépara ses examens à Lyon, se maria à Nice, eut un premier enfant à Besançon, un autre à Nantes, une fille à Lille et le cadet à Versailles. Maintenant, ils habitent Paris. Jean comprend bien cette situation instable. "Sommes-nous du centre, du midi, de l'est de l'ouest? nous n'en savons rien". (1) Plus loin, parlant de son père, il ajoute: "Il veut ignorer que sa famille n'est pas une famille, que nous sommes en l'air, sans appui, sans vraie atmosphère, sans certitude et pour tant de causes. Sommes-nous des bourgeois, sommes-nous des prébésiens?"(2).

Le déracinement explique encore l'escroquerie d'Antoine. Ce déracinement et l'absence de naturation avaient produit chez lui l'égoïsme féroce ainsi que le reste. N'ayant pu s'attacher vraiment à aucun lien, se façonner à aucune coutume dans les provinces disparates que l'existence nomade du fonctionnaire lui avait fait traverser, le fils aux brutaux appétits ne s'était pas senti davantage partie intégrante d'un groupe compact. D'autre part, le père trop idéaliste pour connaître quoi que ce soit de la vie, ne pouvait initier son garçon. Celui-ci eut donc à se débrouiller, à faire son chemin dans le monde. Qui est le grand responsable? Le père, le déraciné:

Le déracinement n'est pas seulement néfaste aux petites gens. Il affecte aussi bien les aristocrates ainsi que le montre "Un

(1) -- l'Etape 1P. 48

(2) -- L'Etape 1.....P. 49

Coeur de Femme".

Les Tillières, les Nançay, les Candale appartiennent à la noblesse de province; mais ils se sont fixés dans la capitale et leur caractère a souffert de cette transplantation. Si Mme Nançay, mère de Juliette, sans doute parce qu'elle est venue tard à Paris, a gardé les vertus primitives de sa race, sa fille montre bien à quels accommodements avec la conscience on peut parfois consentir sous l'influence d'une société corrompue.

Les Candale offrent un exemple encore plus frappant de ce genre de détérioration. Louis de Candale, le descendant du terrible maréchal de Candale, l'ami de Montluc, est d'une moralité assez douteuse. Afin de satisfaire ses goûts, il a oublié quelque peu son orgueil familial jusqu'à s'associer Alfred Moné, petit-fils d'un banquier de Vienne; "c'est une des mille formes du conflit engagé depuis cent ans entre la vieille et la nouvelle France". Ces contacts étrangers ont laissé leur empreinte sur les membres de cette société et les différencient des représentants de l'ancienne noblesse qui boudent le présent.

Il en va de même du comte de Poyanne; quoique très sympathique, de caractère droit et généreux, il n'est pas absolument pur de tout reproche; sa liaison est, elle aussi, un signe de la dépravation subie par une belle âme dans le dangereux milieu parisien.

"

X X

Une autre forme du même travers social est le cosmopolitisme, symptôme de désagrégation sociale, dépaysement rendu possible par la facilité des voyages et devenu une habitude pour la société élégante.

Dans le décor magnifique de la ville éternelle, Cosmopolis fait mouvoir de façon bien vivante ce monde cosmopolite qu'on

retrouve dans toute grande ville et qui contraste étrangement avec le milieu. Une idée intéressante se dégage de la multitude des événements et du choc des caractères: celle de la permanence de la race.

Une avalanche de tragédies est déclenchée par un seul geste initial: le désir de vengeance du jaloux Gorka. Ce polonais marié à Maud, une anglaise, est devenu l'amant d'une maîtresse de maison élégante et cultivée, Mme Sténa, qui vit avec sa fille Alba que l'on dit être adultérine. Le peintre américain Maitland remplace le Slave Gorka dans le coeur changeant de la comtesse Sténo et tout ce petit monde qui vivait en paix se trouve en état de guerre. Gorka, averti par des lettres anonymes écrites par Lydia Maitland, femme trompée du peintre, devient fou de jalousie et veut provoquer Maitland. Mais il trouve sur son chemin, Florent Chapron, qui se substitue à son beau-frère pour le sauver. Lydia, pour empêcher le duel de son frère, révèle à Maud Gorka la liaison qui a existé entre Boleslas et la Comtesse Sténo, ~~une autre lettre anonyme envoyée~~ par la même Lydia à Alba Sténo, apprend à celle-ci l'inconduite de sa mère, découverte qui désespère la jeune fille.

Enfin, un autre thème a laissé paraître à nu deux âmes détestables, celle d'Hafner l'infâme usurier juif et celle du prince Ardéa, gentilhomme dégradé.

Le dillettante Dorsenne évoque le Bourget de la première manière par sa façon de penser. Il ne cherche qu'à jouir du spectacle qu'offre la comédie humaine et fait ainsi le malheur de la pure Alba après avoir émoussé en lui le pouvoir d'aimer. Le sévère Montfanon sert de porte-parole à l'auteur, interprétant et commentant les événements, les gestes et les paroles, le tout sous l'angle traditionaliste. Il abhorre cette société cosmopolite. "Ca n'a pas de famille. Où a-t-il été élevé ce monsieur? Que faisaient son père, sa mère, ses Frères, ses soeurs? Où a-t-il grandi? Où sont ses

traditions? Où est son passé, tout ce qui constitue, tout ce qui établit l'homme moral (1).

Le cosmopolitisme, s'il comporte bien des jouissances et s'il présente bien des séductions, offre aussi un très grand danger; Il peut être une des formes du dilettantisme et de la décadence; il déracine l'âme qui s'y prête trop complaisamment. S'il l'affranchit des préjugés trop étroitement nationaux, il la détache aussi, si elle n'y prend garde, du patriotisme, Ce danger-là: "Bourget l'a bien vu et il l'a nettement dénoncé: "Les races perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué, au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire sur un même coin du sol " (2) Puis, ainsi que l'explique dans *Cosmopolis*, le représentant de la vieille France, le marquis de Montfanon, "ces déracinés sont presque toujours des fins de races, les consommateurs d'une hérédité de forces acquises par d'autres, les dilapidateurs d'un bien dont ils abusent sans l'augmenter. Ceux dont ils descendent ont travaillé du vrai travail, celui qui additionne sur une même place l'effort des fils et l'effort des parents. C'est ce travail-là qui fait les familles, et les familles font les pays, puis les races..... Vos cosmopolites, eux, ne fondent rien, ne sèment rien, ne fécondent rien. Ils jouissent". (3)

Après la guerre, la France a connu la difficulté du retour à la vie normale. Tous n'ont pas su se réadapter; la vie des tranchées a donc fait des déracinés. C'est l'un de ces cas que Bourget présente dans "le Danseur Mondain". Neyrial, de son vrai nom Pierre Stéphane Beurtin, fils d'un grand avocat devenu danseur de palace.

Les efforts de Jaffreux n'ont pas de prise sur lui. L'idée de

- (1) -- *Cosmopolis*P.20
 (2) -- *Essais de Psychologie* ..P.303
 (3) -- *Cosmopolis*P. 482

vivre tranquille dans un bureau d'avocat comme son père lui paraît intolérable; il lui faut le mouvement, le changement que lui apporte son occupation.

"
" "

Après avoir opposé les diverses manifestations du mal, Bourget en indique le remède. Enraciner une famille, c'est lui assurer la continuité. Mais qui dit continuité dit en même temps passé, présent et futur. Le passé, c'est la tradition qu'il faut respecter et maintenir; le présent, c'est l'autorité et les droits que le père de famille doit garder; le futur, ce sont les coutumes qu'il faut perpétuer, c'est la condition sociale du père à conserver. La continuité exigera aussi que l'on nie aux vivants le droit de changer les institutions dans consulter la volonté des morts et sans considérer l'avantage de ceux à venir. Finalement, le passé sera d'autant plus respecté qu'il aura un représentant héréditaire: d'où la **nécessité** d'une famille royale et de la monarchie.

Cette doctrine **sera** mieux comprise quand nous saurons ce que Bourget entend par la famille. Pour lui, elle c'est pas celle que nous comprenons, mais la chaîne continuée d'ancêtres dont les derniers anneaux encore en vie ne sont que la partie visible. Le groupe familial est donc constitué par trois éléments: le présent, c'est l'époux, l'épouse et l'enfant; l'avenir, les descendants; le passé, les ascendants. Ces trois éléments sont bien la famille car ils sont solidaires. Trois citations tirées de l'Emigré en font foi. Écoutons Landri: " Je revendiquais le droit de l'individu à vivre sa vie, à chercher son bonheur....Dès l'instant où j'ai su le secret de ma naissance, j'ai senti combien vous aviez raison contre moi... Votre droit d'exiger de moi, qui n'étais pourtant pas coupable personnellement, une satisfaction, m'est apparu dans une telle évidence..

J'ai senti que le fond du fond de l'homme était là, dans cette solidarité entre son présent et un passé qui était le sien avant qu'il n'existât lui-même. (1)

A son tour, le marquis reconnaît qu'il doit souffrir pour expier ses fautes et celles de ses ancêtres: "J'ai cédé à trop de tentations, j'ai trop aimé la vie... je n'ai pas assez vu le bien à faire. A cause de cela, je devais être frappé, et sans doute aussi les miens en moi. Dans une race qui a duré des siècles, bien des fautes secrètes ont été commises, auxquelles il faut expiation..... J'ai interprété en ce sens cette grande misère." (2)

Bourget reconnaît dans les grande épreuves le résultat de fautes passées. "Le tragique engendre le tragique... Il est rare qu'il ne soit pas la conséquence d'une de ces fautes profondes dont l'expiation dépasse celui qui l'a commise". (3)

Pareillement, un peuple ne se compose pas uniquement du nombre exact d'individus vivants à un moment donné, mais il comprend le passé avec ses traditions, ses lois, ses héritages; le présent auquel il faut sans doute s'adapter, et l'avenir qu'il faut préparer pour ceux qui naîtront.

Cette continuité, d'ailleurs, est un bienfait car elle fait la force du peuple, de la famille et de l'individu puisque "les personnages comme Pitt, Danton, Bonaparte, n'ont d'activité ample et vigoureuse qu'en tant qu'ils sont les ouvriers d'une besogne commencée avant eux et accomplie à travers eux par cette personne collectrice qui les précède et qui leur survit".

De suite, il appert que la Révolution a fait oeuvre néfaste en considérant l'individu comme la cellule sociale. C'était l'isoler et du même coup désagréger la société. Un homme ne peut se considérer

(1) -- L'EmigréP. 362

(2) -- L'EmigréP. 363

(3) -- Ibid.....P. 224

à part: il fait partie d'un tout et il n'a de valeur et de force qu'en tant qu'il s'unit à ce tout qui est la famille et les ancêtre. Bourget enseigne qu'on définirait assez bien l'homme comme une somme de forces accumulées, toujours plus efficaces si elles s'ajoutent dans un même sens, capables de s'annuler si elles deviennent divergentes. Ces forces, ce sont les hérédités. Le problème consistera donc à prévenir les hérédités contradictoires, les mélanges de races, même provinciales. Le moyen, c'est la décentralisation, c'est la fixation de l'homme à une terre et à une maison.

Bourget déplore ces mélanges de races dangereux pour la continuité des traditions familiales. "Il se fait depuis cent ans des mélanges de province à province et de race à race qui ont chargé notre sang, à tous, d'hérédités par trop contradictoires". (1). Lui-même d'ailleurs en était un exemple. Par son père, il appartenait à une famille du centre de la France, tandis que sa mère était d'une famille lorraine venue d'Alsace et auparavant d'Outre-Rhin. Aussi le philosophe et le poète teinté de germanisme se débattait contre un analyste de la pure et lucide tradition latine.

La conséquence de ces mélanges peut facilement aller jusqu'au déracinement dont nous avons parlé assez longuement: "Les mariages se font de plus en plus fréquents de province à province et de pays à pays, d'où il résulte que l'homme s'attache de moins en moins à un sol et consent de plus en plus à mener une vie errante". (2) Et il se demande s'il ne trouverait pas dans ce fait la cause des malaises et même de détérioration." Peut-être la cause de la décadence de la race en France gît-elle là, dans cette continuelle mixture du Nord et du midi, de l'est à l'ouest, par des mariages trop dispersés d'origine". (3) De fait, il reconnaît dans le danseur mondain dont

- (1) -- Le DiscipleP. 73
 (2) -- EtudesP. 156
 (3) -- Drame de familleP. 16

nous avons parlé', des hérédités contradictoires, transmises par ses ~~des~~ descendants et qui se manifestaient par la façon dont ce fils d'un père indigne et d'une si noble mère le prenait, ce métier avec tant de probité à la fois et de légèreté". (1)

"
" "

Le remède c'est l'enracinement ~~ou~~ milieu. Il faudrait que "le séjour à Paris ne fût pas l'objectif de toutes et de tous". Et dans l'Emigré, l'auteur déclare qu'"il faut que les familles s'enracinent pour durer, qu'elles aient l'assiette territoriale, qu'elles s'amalgament à un sol. (2) Et Giraud Malhyver avoue: "Nous redevenons ce que mon père et mon grand-père auraient dû rester, des terriens, bien racinés dans le domaine héréditaire." (3)

Le second moyen d'assurer la continuité sera de perpétuer les coutumes, les moeurs, les croyances, les traditions, les métiers même. Ceci amène la question des classes sociales traitée plus haut.

Bourget veut que le fils garde le métier du père. Voici comment il fait parler M. Ferrand à Jean Monneron qui se prépare à marier sa fille: "Vous fonderez un foyer d'autant plus solide que vous exercerez le même métier que votre père a exercé. C'est encore une des lois profondes de la nature sociale." (4)

Puis vient la question de l'héritage qui est l'unique moyen d'assurer la continuité du groupe familial. Si l'on veut que la famille dure, il faut que sa propriété elle-même dure et pour cela qu'elle ne soit pas divisée à chaque mort sinon la famille est sans cesse diminuée. Il y a aussi l'instinct de permanence sans cesse en révolte, dans le coeur humain, contre l'invincible écoulement du

- (1) -- Le Danseur MondainP. 293
 (2) -- L'EmigréP. 83
 (3) -- Un Drame dans le mondeP. 248
 (4) -- L'Etape 11P. 244

temps, l'aspiration que nous avons tous à la durée, l'émotion du bourgeois de la ville ou de la campagne, qui, ayant établi pour lui et les siens une demeure à la mesure de son rang, souhaite qu'elle ne soit pas vendue. Il faudra donc le droit d'aînesse ou le droit de tester car comme on ne peut donner toutes les fonctions de la famille à plusieurs personnes à la fois, force est bien de faire un choix lorsqu'il s'agit d'un héritier; l'aîné se trouve tout désigné. Hérité des charges, droit d'aînesse et nous voici en pleine constitution aristocratique! On voit donc, explique Bourget (1) comment la Révolution s'était acharnée à détruire les éléments de la famille par vingt mesures: diminution de l'autorité paternelle, le divorce, l'égalité des héritages, Au patrimoine nécessaire, à tout le milieu familial, les articles du Code civil sur les successions ont porté une grave atteinte, par le partage forcé; le milieu familial a été détruit, la continuité des moeurs brisée.

Dans le Démon du midi, Bourget nous montre comment les législateurs ont diminué l'autorité paternelle. Thérèse Audreault qui s'est fiancée secrètement à l'apostat Fauchon s'est enfuie et le père ne peut même pas la forcer à rentrer: "Elle ne voudra pas revenir, dit le père, et le Code -- toujours le Code -- ne me permet même pas d'empêcher cet affreux mariage. Le code, de devrait être la garantie de toutes les propriétés, de toutes les autorités, celle du père d'abord.... Au lieu de cela..." (2).

Et Savignan, commentant cette fuite de Fauchon à son fils, s'écrie: "Je retrouve, dans son aventure comme dans son livre, le même effroyable orgueil: l'individu s'érigeant en juge, et violant, au nom du sens propre, les règles sans lesquelles il n'y a pas de société. La Société repose sur la Famille, et la Famille sur l'au-

(1) -- Pages de critique et de doctrineP. V11

(2) -- Le démon du Midi ..11..... P.176

l'autorité paternelle". (1)

Dans Laurence Albani, roman tout pétri de moeurs champêtres et de traditionalisme, tout en répétant le thème de l'enracinement, l'auteur nous montre comment chez ses vieux terriens, la tradition de l'autorité paternelle s'est maintenue intacte. On y rencontre aussi, un exemple du patrimoine divisé par le morcellement des héritages selon le Code.

Bourget raille même l'habitude introduite dans plusieurs foyers et qui permet aux enfants de tutoiement des parents. C'était l'opinion de Ronald et l'auteur de l'Etape le fait partager à M. Ferrand: "On ne tutoie plus que son père et sa mère. Cet usage met toute la maison à l'aise, il dispense les parents d'autorité et les enfants de respect."

Afin d'accroître l'importance locale du chef de famille, Bourget réclame le vote familial. Cellule vitale de la nation, comment la famille n'a-t-elle pas sa place et sa voix au forum? Le vote selon le nombre d'enfants serait "sortir de l'idéologie pour toucher à une réalité vivante, la plus vivante de toutes".

Cette doctrine de la continuité de la famille que nous venons de développer, c'est le nationalisme. L'observation expérimentale prouve qu'un individu ne peut trouver son ampleur, sa force, son épanouissement que dans le milieu naturel dont il est issu. Chez l'individu isolé, la source d'émotions se tarit bien vite. Mais plus il sera baigné, noyé dans l'âme collective dont il est une des pensées, dans l'action générale dont il est un des moments, plus il deviendra riche en émotions, abondant en forces sentimentales. C'est ce que Gérard Malhyver enseignait à son fils Roger. "Nous avons une dette envers nos morts. Ils sont nos morts, et nous, nous sommes leurs vivants... Comprends bien cela: aucun homme n'est seul. Il hérite du

travail des autres, et il leur doit de le continuer, de le conserver, de ne pas le détruire". (1) Et dans l'Emigré, l'auteur nous apprend qu'"il n'y a d'accroissement de la force d'un pays, que si les efforts des générations s'additionnent, si les vivants se considèrent comme des usufruitiers entre leurs morts et leurs descendants".(2)

Cette âme collective dont l'individu fait partie, c'est l'oeuvre de la terre natale et des morts. Ce sont les façons de sentir que celle-ci a élaboré chez ceux-là. L'action générale, c'est la besogne accomplie par la race.

L'organe local de cette race est la nation, plus profondément la région et plus profondément la famille. D'où l'on voit que nation, région et famille ne sont qu'un. Ce qui enrichit ou appauvrit l'un appauvrit ou enrichit l'autre. C'est pourquoi Bourget reconnaît la famille comme l'unité sociale. C'est encore Portal qui dans le Tribun disait: "L'atavisme! tu vois bien toi-même, qu'il y a dans chacun de nous autre chose que l'individu. Il y a la famille. Et derrière la famille... si la famille est cette loi supérieure, elle crée la légitimité de la patrie -- terra patrum." (3)

""
" "

- (1) -Un Drame dans le MondeP. 239
 (2) -L'Emigré P. 83
 (3) -Le Tribun...P. 176

CHAPITRE VI

RELIGION

Sommaire: Irréligion - La Science - Religion "intellectuelle" - Manque d'éducation religieuse - La vraie religion et ses effets - Réversibilité - Valeur sociale; preuve historique - Nécessité tirée; des principes directeurs et du témoignage de l'histoire.

Dans sa longue étude des passions coupables et des désastres qu'elle provoquent, M. Bourget a constaté que tous ces libertins avides de satisfaire leurs appétits, ces égoïstes farouches, ces sceptiques, ces déterministes, ces raisonneurs éperdus d'orgueil, ces négateurs de toutes disciplines, étaient des affranchis de la loi chrétienne et de la loi sociale. Au bout de sa longue présentation des passions coupables, il avait partout rencontré une même cause des désordres qu'il observait; le mépris de toute loi chrétienne. Chaque fois, il avait dû noter que les tragédies morales s'accompagnaient d'incrédulité et de scepticisme. Ainsi, étudiant les causes du libertinage de Thérèse de Sauve dans *Cruelle Enigme*, l'auteur trouvait que cette enfant d'un libertin et d'une affolée, avait été élevée sans principes religieux.

C'était l'époque de l'engouement pour la Science, une science qui prétendait tout expliquer et se substituer à tout, même à la religion. A ce titre, *Le Disciple* marque une étape décisive dans l'histoire des idées du dix-neuvième siècle. Outre qu'il y développe la responsabilité de l'écrivain et du penseur, Bourget y montre les effets pernicieux d'une doctrine basée uniquement sur la Science. C'était attaquer les idées du temps et montrer aux descendants des révolutionnaires jusqu'où peut conduire la science sans la religion.

En se fondant sur les thèses déterministes du savant Adrien Sixte, le triste héros du roman, Robert Greslou, imagine de séduire une jeune fille innocente, Charlotte de Jussat, pour faire ce qu'il

appelle une expérience sentimentale et avoir le plaisir d'analyser ses sentiments et ceux de sa victime. L'expérience ne reste cependant pas, du côté du jeune homme, aussi froide qu'il l'avait espéré, et, la passion aidant, il réussit à provoquer une crise qui amène le suicide de la jeune fille. Accusé d'assassinat, Robert Greslou, par un reste d'honneur, ne veut pas se défendre en chargeant la mémoire de Charlotte. Toutefois, il adresse à Adrien Sixte un long mémoire rédigé en prison; il lui fait le récit détaillé de sa jeunesse et analyse les influences qu'il a subies, surtout celle des ouvrages du philosophe. Celui-ci, atterré des conséquences pratiques inattendues de doctrines qu'il croyait inoffensives, décide le frère de la victime, qui est au courant du suicide, à déclarer devant le tribunal que Robert est innocent d'assassinat. L'acquittement prononcé, ce même frère, pour venger la séduction de sa soeur, abat Robert d'un coup de pistolet.

Devant tant de ruines, le philosophe, si fier de ses ouvrages et de sa vie toute consacrée au labeur de la pensée, se prend à douter de sa philosophie.

Robert Greslou qui s'était d'abord fait connaître au vieux philosophe par un ouvrage "Contribution à l'étude de la multiplicité de moi" avait été tout à fait conquis aux idées du philosophe lors d'une brève visite faite à Paris. Parlant de son "vénéré maître" à sa mère, il disait: "Tu ne le connais pas, maman; tu le vénérerais, c'est un saint". (1)

Ainsi, cet homme dont l'esprit était tout absorbé dans les idées, "un brave homme, quoique par la religion, un païen".(2) suivant le témoignage de sa servante, allait exercer l'influence la plus pernicieuse sur Greslou. Ses trois ouvrages, la Psychologie de Dieu, L'Anatomie de la Volonté et la Théorie des passions, que le disciple a paraphrasés et s'est assimilé reflètent le déterminisme le plus

régis par certaines lois". Savoir poser la situation requise, c'est assurer immanquablement la réaction.

Robert avait donc entrepris de multiplier le plus possible les expériences psychologiques en se guidant sur les théories d'Adrien Sixte. Nommé précepteur chez le marquis de Jussat, il rencontra une jeune fille qu'il voulut séduire sans l'aimer, par pure curiosité psychologique, pour le plaisir d'agir, de manier une âme vivante, d'y contempler à même directement ce mécanisme des passions étudié dans les livres. Et le séducteur consignait heure par heure dans son journal, les détails de cette navrante histoire dans laquelle il employait tous les principes de Sixte.

Maintenant que la mère du prisonnier était devant le philosophe et implorait son aide, qu'il s'entendait dire qu'il se devait d'aider le jeune homme à sortir de ce mauvais pas, que pensait-il de sa Science? Car la mère rejetait toute responsabilité sur lui: "S'il a perdu la foi, à qui la faute? A vous, monsieur, à vos livres...Je le vois encore, et sa figure, quand il m'a dit qu'il ne communierait pas le jour des Morts, parce qu'il avait des doutes. -- Et ton père? lui ai-je dit. Un jour des Morts! Il m'a répondu: Laisse-moi, je ne crois plus, c'est fini.-- Il était assis à sa table et il avait un volume devant lui qu'il ferma en me parlant. C'était le vôtre, monsieur". (1)

Il pouvait aussi se rappeler ce que le jeune homme lui écrivait: "Non, monsieur, vous ne savez pas ce que vous êtes pour nous, ni ce que nous éprouvons à lire vos livres....Vous êtes celui qui accepte toute la vérité, celui en qui on peut croire"... (2)

Puis, dans la Confession de Robert que Mme Greslou avait apportée au vieux Philosophe, ce dernier pouvait lire: "Il existe de vous, le maître illustre, à moi votre élève, accusé du crime le plus infâme,

(1) -- Le DiscipleP.60

(2) -- Le Disciple P 22

un lien que les hommes ne sauraient comprendre, que vous ignorez vous-Même, et que je sens, moi, aussi étroit qu'imbrisable. J'ai vécu votre pensée et de votre pensée si passionnément si complètement, à l'époque la plus décisive de mon existence". (1)

Ainsi, Sixte avait tressailli à la rencontre de la phrase où Robert se déclarait lié à lui. Puis, à chaque rappel de son nom, aux citations si nombreuses de ses ouvrages qui prouvaient le droit de cet abominable jeune homme de se dire son élève. Et voilà que ses chères idées, sa chère Science apparaissaient unies à des actes honteux. Ses idées et sa Science étaient revendiquées par Robert comme la cause de son crime: "Mais oui, c'est bien ce que j'ai voulu, et je ne pouvais pas ne pas le vouloir, dressé comme j'étais par mon hérédité, mon éducation, mon milieu." On aura reconnu le déterminisme du vieux philosophe.

Avec sa magnifique sincérité, Agrien Sixte le reconnaissait: le caractère de Robert Greslou, déjà dangereux par nature, avait rencontré dans ses doctrines à lui, comme un terrain où se développer dans le sens de ses pire instincts. En vain essayait-il d'excuser sa doctrine de l'interprétation absurde d'un cerveau mal équilibré. Voudrait-on reprocher au chimiste qui a découvert la dynamite les attentats qu'il a ainsi rendu possibles, se disait-il, Malgré tout, il se jugeait responsable.

Pour clore le roman, Bourget nous montre "le grand négateur assis sur une chaise, regardant la mère prier au pied du lit sur lequel repose son enfant mort, tour à tour, et ce mort qui avait été son disciple; et, pour la première fois, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, cet analyste inhumain à force de logique s'humiliait, s'inclinait, s'abîmait devant le mystère impénétrable de la destinée.. Et quand la mère se releva, elle put le voir qui pleurait".(2)

(1) -- Le DiscipleP.66
 (2) -- Le discipleP.324

On a voulu reprocher à Bourget de conclure d'un cas, de condamner la Science parce qu'un jeune homme mal équilibré en a fait une mauvaise application. Bourget lui-même nous fournit la réponse dans ses pages de critique et de doctrine (1): Flaubert avait déclaré dans sa préface aux "Dernières Chansons" de Louis Bouilhet, qu'un roman qui conclut va contre la Science car un fait particulier n'est pas la loi générale. L'auteur du *discipline* explique que l'hypothèse qui est une conclusion est le procédé scientifique par excellence. Les romanciers d'observation sont, dit-il, assez semblables aux cliniciens; or le clinicien conclut par une hypothèse de cause. De son côté, R. Doumic dans "Ecrivains d'aujourd'hui" écrit qu'"une expérience suffit à qui sait lire pour tenir lieu de l'expérience" (2) Toutefois plus loin il ajoute; "Pour de qui est de Robert Greslou, le disciple, son histoire n'est que l'étude d'un cas, la monographie d'une monstruosité" (3)

Une autre forme d'incrédulité rencontrée par Bourget est celle de l'intellectuel pour qui la pensée tient lieu de tout. Il se retire dans le monde du raisonnement et ne peut s'abaisser jusqu'à croire aux superstitions religieuses bonnes pour les esprits faibles. L'aristocratie offre plus d'un exemple de ces "nobles intellectuels". "Un drame dans le monde" nous en présente un, Géraud Malhyver, aristocrate cultivé et sceptique. Il avait demandé aux occupations de l'esprit le moyen de s'évader d'un milieu où il vivait inutile. C'était un autre déraciné qui avait laissé sa terre pour résider à Paris. Non seulement il avait perdu la foi, mais il avait encore amené sa femme à une incrédulité totale oubliant qu'"il ne faut pas enlever la foi à un être humain si l'on n'a pas la certitude de pouvoir mettre quelque chose à sa place." C'est ce que l'auteur veut montrer dans ce roman. Aussi sa femme commet-elle deux fautes très

(1) -- Page de critique et de doctrineP. 126

(2) -- Ecrivains d'aujourd'huiP. 9

graves: elle trompe son mari, puis elle assassine une vieille tante après avoir brûler le testament qui l'aurait déshéritée et cela afin de pouvoir continuer à Paris sa vie coupable.

René Vincy dans Mensonges, est un autre qui apprend à ses dépens que seule la loi chrétienne peut lui apporter le bonheur. Jeune poète déclassé, être pur et confiant, il est séduit par Suzanne Moraines qui est "fausse comme l'eau". Celle-ci trompe déjà son mari et a une liaison avec un baron d'où dégoût et essai de suicide chez René dès qu'il découvre la vérité. En l'initiant aux délicatesses de la volupté dans le luxe, la demi-grande dame avait tari pour toujours en lui la source du vrai sentiment. L'abbé Taconet, oncle de René voit dans cette affaire "une grande saleté", preuve de la dégénérescence de la jeunesse du temps. Puis il enseigne au jeune homme où trouver le vrai bonheur: " Qu'espérez-vous rencontrer dans cette redoutable région des sens.... sinon le péché avec son infinie tristesse... Elle est bien simple la vie humaine. Elle tient tout entière dans les dix commandements de Dieu".

De toutes ces misères, Bourget conclut à la nécessité de la religion et contre le vice et contre la Science orgueilleuse. Il a de nouveau montré les effets désastreux de cette dernière dans l'Etape car le père Monneron était un fervent de cette Science et il avait nourri ses fils de formules creuses

Voici ses idées: "Qu'ils (les prêtres) gardent leurs convictions pour eux et qu'ils ne s'en servent pas pour établir dans le pays la guerre civile des âmes. C'est leur oeuvre. S'il y a deux Frances l'une contre l'autre, celle de l'Avenir, de la Justice de la Vérité, en face de l'autre, celle du Passé, des Préjugés, de la superstition, à qui la faute sinon à eux? Si tout le monde avait fait comme moi, il n'y aurait qu'une France, qu'une jeunesse, qu'un idéal commun de lumière et de bonheur, et la République serait si grande, si belle, que, par son seul rayonnement, elle conquerrait le monde,

sans lutte, sans guerre...." (1)

"
" "

Contre cette Science dont on a voulu faire une panacée universelle et le secret du bonheur croyant comme Joseph Monneron que s'il y a des paresseux et des ivrognes dans le peuple c'est à cause de l'ignorance et du malheur, Bourget s'insurge et ne croit pas qu'en donnant de l'instruction et du bien-être ces vices disparaîtraient. Non, la Science ne peut satisfaire les secrètes aspirations de l'homme parce qu'elle est nécessairement limitée et qu'il lui manque une doctrine capable de consoler l'homme et de l'instruire sur les problèmes qui le préoccupent. Dès 1880, Bourget apercevait avec une parfaite netteté les vraies limites de la science, et déjà il en dénonçait "la banqueroute". "Je n'ignore pas, que la science recèle un fond incurable de pessimisme, et qu'une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération, -- banqueroute dès aujourd'hui certaine pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule; l'Inconnaissable."

Crime d'amour répète la même chose. Armand de Querne, type du blasé, du viveur, avait expérimenté que la Science ne pouvait suffire à tout, qu'elle était entourée de mystère. " Il apercevait le gouffre de mystère, l'abîme de l'inconnaissable que la science constate à la base de toute pensée et de toute existence." (2) Il reconnaissait, lui aussi, la valeur de la religion pour expliquer ce que la Science se borne à nier faute de pouvoir le comprendre: " Il apercevait le grand, l'unique problème de la vie, et que la religion seule résout tout, celui de savoir s'il y a par delà nos jours bornés...quelque chose qui ne passe pas". (3)

(1) -- L'Étape.....P. 90
 (2) -- Crime d'Amour.....P. 279
 (3) -- Ibid.P. 282

Dans la préface du *Disciple*, l'auteur dit que la science sincère, modeste, reconnaît qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de l'inconnaissable... Puis, s'adressant au jeune homme, il le prévient contre les colporteurs d'erreurs: " A ceux qui te diront que derrière cet océan il y a le vide, l'abîme du noir et de la mort, aie le courage de répondre: Vous ne le savez pas." (1)

La pierre de touche de la vraie religion, celle qui la distingue de la fausse Science, réside dans un seul fait: la direction qu'elle imprime à la vie, l'aide qu'elle apporte à l'individu dans les diverses situations où il se trouve. De même qu'on juge l'arbre à ses fruits, ainsi, toutes les théories qui rendent l'homme moins capable de pratiquer la vertu ont des chances d'être fausses socialement comme seraient fausses les théories médicales rendant plus malade au lieu de guérir.

C'est ce que veut démontrer le *Sens de la Mort*, car d'après l'auteur, la vérité ne peut être dans les idées avec lesquelles on ne peut ni vivre ni surtout mourir. Le Gallie, jeune lieutenant catholique blessé au front, est soigné chez le docteur Orègue, célèbre médecin athée. Ce dernier suppose bientôt une sympathie trop vive de sa femme pour le soldat dont elle est une parente. Dans sa jalousie, il l'entraîne à accepter le suicide à deux jours où la douleur causée par un cancer lui sera insupportable. En attendant il atténue ses douleurs au moyen d'injections tandis que le Gallie préfère ressentir sa souffrance en expiation. Voyant l'hésitation de sa femme, le médecin lui rend sa liberté et exécute son tragique projet. Le Gallie meurt tranquillement et paisiblement quelque temps après. Ses croyances lui ont aidé à accepter les souffrances et la mort tandis que l'autre, avec sa religion d'idées abstraites, n'a su ni vivre ni mourir.

(1) -- Le Disciple1V

De même les membres de l'Union Tolstoï⁽¹⁾ en voulant combattre les effets de la boisson alcoolique intoxiquaient les esprits avec les idées fausses de Justice absolue et de bonheur universel. Aussi quel spectacle de voir ces ouvriers évidemment honnêtes avec des yeux inquiets et farouches, des traits tendus et durs, un mécontentement âpre et amer sur le front et autour de la bouche. Pas un de ces visages tout pétris de réflexion et de volonté n'été ait ni apaisé ni heureux. Pourquoi? C'est que pour accorder les deux lois de l'inégalité et de la douleur avec les deux aspirations de l'homme, la justice et le bonheur, il faut une doctrine solide que ne possède pas la Science. Seul le Christianisme interprète l'inégalité et la douleur. Il leur donne un sens de justice et d'espérance.

Là, on pourrait reprocher à Bourget de n'avoir pas saisi l'occasion de rappeler ce principe dans la Barricade. Seul l'enseignement religieux peut apporter une solution efficace dans les conflits entre patrons et ouvriers. Le catholicisme qui est amour peut seul vaincre la haine qui existe entre les classes.

Les fruits montrent la valeur de l'arbre et les résultats de sa doctrine prouvent la valeur de l'Eglise. A l'encontre de la fausse Science et des doctrines individualistes, elle fait le vrai bonheur des individus, elle contribue à la stabilité et à la force de la famille par sa doctrine qui condamne le divorce, l'adultère et l'union libre. Elle seule peut assurer la guérison des maux dont souffre la société et si elle n'empêche pas tous les malheurs et les crimes, elle peut du moins, grâce à la réversibilité, aider à les réparer. C'est le thème développé dans maints romans.

Madame de Malhyver (2) ne retrouvera la paix que dans un retour à sa religion d'enfance et dans une bonne confession. Son

(1) L'Étape

(2) -- Un drame dans le monde

mari constatait qu'après chaque visite du prêtre, elle était tout autre. Lui-même, d'ailleurs, ne retrouvera la force de pardonner à Xavier Larzac qui avait séduit son épouse, qu'après une conversion au catholicisme. La femme rachètera ses deux fautes en se dévouant aux peuvres sociales en esprit de religion.

A Virgile Nas qui a noyé son petit Frère Victor dans un accès de jalousie, on a prodigué les encouragements en lui promettant qu'il peut effacer son crime s'il le veut: "Tout se rachète. C'est ce que nous croyons, nous autres chrétiens." (1).

Henriette Sully (2) se résigne, souffre et offre cette souffrance à Dieu comme paiement de la dette contractée par Francis Nayrac, père d'un enfant illégitime. Il lui semble après sa communion que les yeux du Sauveur se tournaient vers elle et lui disaient que le rachat de l'âme de son bien-aimé était accepté.

Le Gallic souffre et offre sa mort pour obtenir la conversion de madame Orègue. (3).

La mort de Jacques Savignan obtient le retour de l'apostat Fauchon au sein de l'Eglise et ramène Thérèse Andreault à son père. (4)

Dans l'Emigré, nous lisons: "la douleur des fils, c'est le rachat des pères, dans ce monde et dans l'autre. Il faut savoir expier les fautes que l'on n'a pas commises puisque l'on bénéficie des vertus que l'on n'a pas eues". (5)

Enfin, dans "Nos actes nous suivent," la religion apparaît encore comme seule capable de soulager les grandes douleurs et de réparer le passé. Marie-Jeanne expiera son crime, l'assassinat du politicien Dréard en se faisant religieuse et Patrick Nuller répare la faute de son père. Ce dernier, inventeur d'une bombe incendiaire

(1) --- Laurence AlbaniP.263

(2) -- La terre promise

(3) - Le Sens de la Mort

(4) -- Le Démon du Midi

(5) -- L'EmigréP.340

sous la Commune, était responsable de la mort d'un certain Jean Roussy que la foule dans sa haine aveugle avait pris pour le chimiste. L'inventeur, attiré par l'attroupement, apprend qu'on voulait le tuer et de peur d'être reconnu, crie avec les autres: A l'eau, A l'eau! Emigré aux États-Unis, il avait fait fortune dans les produits chimiques mais pour être continuellement dévoré par le remords. Par une confession laissée après sa mort, le père avoue sa faute et demande à Patrick de la réparer.

La valeur de la religion ne s'arrête pas aux individus: elle apparaît aussi manifeste pour la famille et la société. Après LePlay, Bourget a reconnu dans ses observations que c'est de l'obéissance aux lois éternelles, au Décalogue et aux coutumes qui en dérivent, que dépend le bonheur des familles et des nations. Le catholicisme est paix, vitalité, il fait oeuvre sociale.

C'est dans l'Étape, surtout, grâce au contraste offert entre la famille Ferrand et la famille Monneron que l'auteur veut montrer comment seule la religion assure la paix et la tranquillité dans le foyer. Jean en est venu à cette conclusion que le catholicisme est l'ordre, qu'il représente le seul correctif efficace de l'anarchie intellectuelle et sentimentale où lui-même se débat et où il voit se débattre les siens. Dans la *Psychologie* de l'amour moderne, Bourget nous dit ce que serait la société sans la religion, sans Dieu. Dans un tel milieu, élever des enfants, équivaudrait "à préparer des prostituées implacables, des adultères déséquilibrés, des séparées dangereuses". (1).

C'est la religion qui ~~sève~~ *sauve*. Cosmopolis nous montre le poète Dorsenne se désolant à la connaissance des dessous honteux de la vie. Il ne sait que faire et ne peut que gémir: "c'est la maladie d'un siècle trop cultivé et elle n'a pas de guérison..." Mais le vieux Montfanon n'entend pas de la même manière et il a trouvé le

remède, lui, dans le catholicisme. Il répond en citant Balzac:
 "La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée,
 domptée, dirigée que par la religion." (1)

Le catholicisme a apporté des bienfaits dans les pays où il
 était en honneur et la dégénération a toujours accompagné le
 fléchissement dans la pratique religieuse. Il fut une source de
 vitalité profonde pendant dix-huit siècles. En France, les grandes
 périodes de l'histoire, le X^{III}e et le X^{VII}e siècles, sont celles où
 sous saint Louis et Louis XIII le pays était le plus profondément
 et le plus absolument catholique. "Est-ce un fait, au contraire,
 que depuis 89, nous nous débattons dans l'impuissance à rien fonder
 qui dure avec les idées antiphysiques de la Révolution." De même,
 en Italie à la Renaissance, le bien moral s'est retardé et l'homme
 s'est dégradé.

Le 31 mai 1922, dans un discours qu'il prononçait à l'Assemblée
 de l'Oeuvre des Campagnes, Bourget glorifie le rôle des prêtres
 des villages et montre la religion contribuant à la santé nationale.
 Car, au travailleur qui leur est confié, ces prêtres n'apprennent
 pas seulement à souffrir et à mourir en espérant, mais aussi à
 vivre et "à tenir dans l'organisme national sa place de cellule
 subordonnée et bienfaisante et d'abord dans la famille". Le prêtre
 prêche encore l'amour du lieu natal, l'amour du clocher et ce clocher,
 c'est la tradition. Mais travailler à maintenir la tradition n'est-
 ce pas en même temps concourir à la force de la nation. C'est
 ainsi que le christianisme, qui est éducateur des âmes, devient par
 surplus le créateur de citoyens utiles.

"
 " "

Mais pour Bourget, la nécessité d'une France catholique ne repose pas uniquement, je dirais même principalement, sur la valeur individuelle, familiale et sociale de la religion. Tout cela est vrai et sert d'appui à la doctrine traditionaliste mais la vraie raison d'un retour complet à la religion est la conclusion d'une étude qui franchit les limites de la société contemporaine pour analyser le passé.

Sa doctrine se base sur l'histoire des siècles passés car le profond mouvement traditionnel n'est qu'un développement, qu'une application de ce principe: les lois et la politique sont inscrites dans l'histoire. Là nous trouverons les principes qui ont présidé à l'élévation du pays et qui en ont fait la force. Un peuple est une création continuée. Dans tout peuple vivant, il y a une *idée directrice* qui se développe et se manifeste par l'organisation. Il importe donc de saisir cette idée et d'y conformer la vie du peuple car la mort arrive pour un peuple quand cette force nationale directrice ne peut plus se réaliser. Or, le phénomène français se caractérise bien clairement par deux principes directeurs qui sont le credo héréditaire des traditionalistes; la religion catholique et la monarchie. La France est née et elle a vécu catholique et monarchique; ce fut là le secret de sa force et de sa grandeur. "L'Eglise et la monarchie sont les deux grandes forces historiques du pays." (1) Chaque fois aussi qu'elle est allée à l'encontre de ces idées directrices, chaque fois qu'elle a cessé d'être religieuse ou monarchiste, le trouble et la confusion ont prévalu. La monarchie, la noblesse et l'église sont éternelles, les peuples qui les méconnaissent meurent". (2). C'est pourquoi, voulant reconstruire une France forte et digne de ce qu'elle a été par le passé, Bourget la veut catholique et monarchique car "la France

(1) Coeur de FemmeP.294

(2) Cosmopolis P. 242

ne peut cesser d'être catholique et monarchique sans cesser d'être la France de même qu'un foie ne peut cesser de produire la bile sans cesser d'être foie et un estomac ne peut cesser de sécréter le suc gastrique sans cesser d'être un estomac". (1)

Ainsi, le Français doit forcément être catholique s'il veut participer à la vie nationale, s'il veut être la continuation de traditions toutes imprégnées de religion. Le Français est l'héritier d'une longue lignée d'hommes et de femmes qui pendant des siècles ont été catholiques. Il se meut donc et respire dans une société imprégnée de moeurs catholiques. La langue qu'il parle, dans laquelle il pense est catholique puisqu'elle est romaine. Le catholicisme est en lui, malgré lui, dans ce que les psychologues appellent l'inconscient. Il ne pourra donc être en accord avec le plus intime de lui-même qu'a la condition d'être catholique.

D'Ailleurs, si la raison démontre que la France de par son passé doit être catholique et monarchique, les faits eux-mêmes ne prouvent-ils pas qu'aux heures de crise nationale on est revenu en arrière vers les deux idées vitales qu'on avait délaissées. Ainsi, après la Terreur, Bonaparte se hâte de conclure un Concordat et de réorganiser l'Eglise en France. Plus tard, en 1815, quand le pays en menacé de partage, c'est vers la monarchie que l'on se tourne et c'est elle qui sauve la situation. Après la journée de juin, alors que se propage l'anarchie, c'est à la religion que l'on demande secours. La France envoie une expédition à Rome et la loi Falloux redresse l'enseignement dans les écoles. Et Bourget de s'écrier: "De nouveaux malheurs amèneront-ils le retour définitif lequel ne serait pas un recul".(2)

(1) -- Pages de critiques et de doctrine....P. 15

(2) -- Pages de critique et de doctrineP. 20

CHAPITRE VII

Le SYSTEME POLITIQUE

Sommaire:- Régime démocratique - Oubli et persécution des nobles - Le problème de la noblesse - Incompétence des législateurs et ses causes - Le régime républicain - Outre-Mer - Régionalisme - Retour à la Monarchie.

Si la Science ne peut impunément se substituer à la religion sans provoquer des désastres de toutes sortes dans la famille comme dans la société, de même la République ne saurait continuer à remplacer la Monarchie dans entretenir en France le malaise général que Bourget a décrit. Son analyse du régime politique actuel ne lui a révélé qu'incompétence, absence de vrai patriotisme, vexations contre l'Eglise et les nobles, intrigues de toutes sortes.

Les oeuvres de l'auteur abondent en invectives contre le régime dans son organisation ou dans les divers actes d'administration. "Votre société issue de la Révolution, fait-il dire à Montfanon dans Cosmopolis, regardez où'elle en est, après cent ans...pourrie avant d'être mure" (1) Ailleurs il s'écrie, "Oh! le hideux monde qu'ils (les démocrates) nous préparent, qu'ils nous ont fabriqué (2) déjà. La démocratie, il ne la prise pas car elle "paraît aboutir au triomphe de la médiocrité " (3) Quand il parle du système de gouvernement, il ne voit qu'erreurs de tous noms: "erreur démocratique" (4) "erreur révolutionnaire" (5) "erreur de 1789 (6) et même "funeste erreur "(7). C'est qu'il avait découvert que le principal moyen de tenir en alerte l'Opinion publique et de préparer les esprits au nouvel état de choses qu'il préconise était d'entretenir les soupçons, de signaler à tout propos les incuries du système. Il fait feu de tout bois, vantant l'ancienne organisation et critiquant chaque fois qu'il le peut les erreurs de la démocratie.

- (1) -- CosmopolisP. 23
- (2) -- Sens d'Italie....P.220
- (3) -- EtudeP. 154
- (4) -- Le DiscipleP. 5
- (5) -- Drame de famille P. 295
- (6) -- Essais de Psychologie P. 143
- (7) -- Etude de P. 530

Il oppose le passé au présent, décrivant la besogne des ouvriers de la grandeur française, de ceux qui ont su codifier la coutume, l'humble et quotidienne expérience. C'est le système le plus ~~contra~~ traire à celui des révolutionnaires qui prétendent déduire ~~de~~ la société ~~de~~ d'un certain nombre de principes reconnus vrais par la raison. Il déclare que la première des deux méthodes avait assuré au pays, à travers les à-coups inévitables de toute destinée humaine, des siècles de continuité puissante et d'accroissement ininterrompu. La seconde a valu à la France cent vingt- années d'inquiétude, de convulsions et d'incohérence. La République d'ailleurs, ne peut conduire à autre chose. Bismark le savait quant il voulait que la France fût républicaine c'est-à-dire divisée. Comme les républiques sont toujours occupées par des luttes intérieures, elles sont peu inquiétantes.

La démocratie ne peut conduire le pays à la prospérité car elle pêche dans son principe même. Certains hommes sont nés pour commander et c'est avec des hommes seuls qu'un pays peut avancer mais, à cause de la situation actuelle, ils ne peuvent ou ne veulent pas servir la France républicaine. Bourget cite Taine qui disait: "Une société humaine, surtout une société moderne, est un organe vaste et compliqué; par suite, il est difficile de la bien diriger. Il suit de là qu'un esprit cultivé en plus capable, un homme spécialisé plus qu'un autre n'est pas". (1) Et Dom Bayle, dans le Démon du midi: "J'ai toujours pensé, que l'inégalité étant une des lois du monde, certains hommes naissent pour commander, et, l'univers visible se modelant en tout et partout sur l'autre, ces hommes portent sur eux l'empreinte de leur destiné." (2)

Ces hommes nés pour commander on l'aura facilement deviné, ce sont les nobles mais par "ce triste temps de guerre civile latente...

la scission de la France en deux temps fait que..." les "garçons
 (1) Pages de critique et de doctrine ...P. 136-37

riches ne prennent pas de carrière pour ne pas servir un gouvernement hostile et restent à l'état de forces perdues..." Et la France continue à se passer d'eux à son détriment car "plus la France s'enfonce dans le parlementarisme jacobin, plus elle est malade".

L'expérience publique et l'expérience privée ne démontre-t-elle pas à Bourget que depuis 1789 la France ressemble à un homme qui recommanderait indéfiniment une addition pour prouver que deux et deux font cinq et rencontrerait toujours un total faux.

"Ces exemplaires d'une sélection fixée et supérieure" (1) non seulement la France ne sait pas s'en servir mais elle les persécute, les empêche de servir. Elle les paralyse par la persécution. Elle les dégrade par l'oisiveté à laquelle elle les condamne après les avoir ruinés par ses lois sur les héritages. Le Disciple nous en présente un exemple dans les Jussat-Randon une vieille famille d'Auvergne. Le père, marquis maintenant ruiné, est obligé de se retirer dans son château pour y vivre à moindres frais. Le fils aîné, le comte André, est officier, seul métier ouvert à un homme de son nom. Pourquoi cela? C'est Landri qui, dans l'Emigré, va nous en donner la raison. Lui aussi est entré dans l'armée.

" Je n'avais pas le choix ailleurs. Toutes les autres carrières étaient fermées au futur marquis de Claviers-Grandchamp. Voilà les privilèges dont vous me parliez tout à l'heure. Oui, fermées. Les affaires étrangères? fermées. Mon père aurait du moins été accepté par l'Empire. Aujourd'hui, on n'y veut plus de nous. Le Conseil d'Etat fermé. L'administration? Fermée. Voyez-vous un noble préfet? Ils l'étaient sous Napoléon et la Restauration. Les carrières libérales? fermées. Un noble aurait le génie d'un Trousseau, d'un Berryer, d'un Séguin, que l'on ne voudrait pas de lui pour traiter un rhume, plaider un mur mitoyen ou construire une passerelle.

(1) L'EmigréP. 370
 (2) L'EmigréP. 38

Le Commerce? Fermé. L'industrie? Fermée. Oup'est tout comme. Pour y réussir, il nous faut, à nous autres, une supériorité que moi je ne me suis jamais sentée. La politique? C'est tout comme, encore. On reproche aux nobles de ne pas prendre de carrière ! On oublie qu'ils sont exclus de presque toutes et que les autres leur sont rendues dix fois plus difficiles de par leur naissance.(2)

Tout le roman l/Emigré, d'ailleurs, est un réquisitoire contre le gouvernement. En même temps qu'un ardent plaidoyer sur la valeur de l'ancienne noblesse représentée par le beau caractère du Marquis, belle et majestueuse figure de l'Emigré qui incarne la fierté atavique d'une lignée de héros.

Descendant d'une très ancienne famille, le marquis de Claviers-Grandchamp avait un aspect physique qui " criait la race, la longue durée d'une famille dans un entraînement continu d'énergie, d'opulence et de domination". (2) Comme il considère la race comme quelque chose de très précieux, il n'a jamais voulu reconnaître le gouvernement qui dirige la France. Il aurait pu faire un soldat, un diplomate, un administrateur, un conseiller d'état magnifique. Mais ne voulant pas servir la république il a émigré à l'intérieur. Il s'est contenté de mener la vie d'un grand seigneur de cet ancien temps qu'il regrette, entretenant fastueusement son château et le jardin à la française, tenant table ouverte et surtout gratifiant de ses libertés les gens qui vivent sur ses terres.

A ce compte, le marquis dépense le double de ses revenus prétendant " conserver à GrandeChamp le train qu'y menait son père, lequel avait à peu près deux fois ses rentes, et son grand-père qui, lui, les avait trois fois." (3) C'est la faute à la loi sur l'héritage qui morcelle les fortunes.

- (1) -- L'EmigréP.38
 (2) -- L'EmigréP. 59
 (3) -- L'Emigré P.105

Il est acculé à la banqueroute et des serviteurs infidèles veulent lui faire vendre tous les souvenirs du château.

Une autre épreuve lui vient de son fils Landri qui veut épouser une bourgeoise.. Mais il y a pis encore. Cette existence de parade et de somptuosité où l'Emigré avait englouti sa fortune, pour que la splendeur du nom de Claviers-Grandchamp ne déchût pas, Il n'avait pu la mener qu'entouré d'oïsifs. C'est la cause de la séduction de son épouse par un familier de la maison. Le marquis apprend que ce Landri, sur qui repose les destinées du nom, n'est pas son fils. La marquise a autrefois été la maîtresse d'un certain Jaubourg qui vient de mourir laissant sa fortune au marquis afin qu'elle aille ainsi à son fils. Devant cette catastrophe, le marquis montre la grande âme qui est en lui. Il remettra la fortune à son véritable destinataire et la mésalliance que Landri veut contracter servira de prétexte à la séparation. Le fils, devenu M. Saint-Clet, ira au Canada se refaire une existence. Quand au marquis, il saura être le dernier de la lignée, clore la liste dignement.

L'Emigré nous montre quelle réserve d'honneur et de vertus latentes conserve^m les aristocrates vraiment dignes de ce nom.

Mais tous ne sont pas comme lui. Mal d'autrui n'est que songe "offre une illustration du noble réduit à l'oisiveté et qui devient vicieux."

Le comte de Maligny "était un personnage à part, créé et mis au monde pour n'exercer aucun métier bourgeois, bien entendu, et pour n'occuper aucune fonction publique, en l'absence des maîtres légitimes". Et le jeune homme " avait trouvé infiniment agréable d'abriter son oisiveté derrière les principes sociaux de sa mère".

Il essaie d'abord de séduire Hilda ravissante fille d'un importateur renommé de poneys. Mis à sa place, il finit par penser que le bonheur pourrait bien se trouver dans un mariage avec Hilda. Après s'être fiancé, effrayé de sa décision et redoutant sa mère, il écrit pour se dégager.

Bientôt il met le comble à sa vilénie en jouant avec les sentiments d'une jeune fille de son monde, tout en faisant la cour à la vulgaire Mme Tournade qu'il épouse enfin pour son argent.

Mais si l'auteur soulève le problème des aristocrates il n'indique pas de solution. N'y en aurait-il pas d'autre que leur mélange ou leur disparition? Pourquoi n'abandonneraient-ils pas leur préjugés qui condamnent bon nombre à l'oisiveté, pourquoi ne cesseraient-ils pas de "boudier le monde" pour se lancer dans les carrières qui sont ouvertes à tous?

A côté des nobles "émigrés" à l'intérieur, Bourget nous a montré dans "Un Drame dans le monde" quelle influence le noble peut encore exercer sur sa terre. Après une vie oisive et inutile, condamné par sa naissance au dilettantisme, Gérard Malhyver, revint à la réalité par le contact avec le peuple durant la guerre. Il s'aperçut qu'on l'épiait, non méchamment mais seulement pour voir comment monsieur le comte sortirait de la tranchée pour l'attaque. Il comprit la mentalité de ceux qui l'entouraient et se détermina à servir son pays. Après la guerre, il rentre sur son domaine, se remet à fréquenter l'église afin de donner l'exemple en tout. Il se livre tout entier à son travail social et sauve de la ruine le père Goubret poursuivi par la haine du maire. Content qu'on s'adresse à lui, conscient du rôle d'autorité sociale qui lui incombe et où il se plaît à voir un symbole; le château, l'autorité sociale sous une forme traditionnelle, en face d'Ambroise Beuf qui dans sa mairie représente l'autorité élective, le village en opposition au séculaire.

Bourget n'aurait-il pas voulu ici nous indiquer la solution du problème de la noblesse?

"
" "

Du fait que la France n'a pas voulu ou n'a pas su s'associer les nobles a résulté une incohérence malheureuse dans les lois élaborées par une série d'incompétents. Dans le Divorce, le notaire Monnier parle de l'incohérente manière dont les lois sur la famille se font et se défont dans "notre actuelle anarchie". Il n'y a rien de surprenant car ajoute-t-il, "vous savez que les assemblées où s'élaboreront ces soi-disant réformes du Code ne sont pas recrutées parmi les compétences". (1) Nous voilà bien loin de la classe privilégiée née pour commander! C'est le suffrage universel qui est cause de cet état de choses car les moeurs démocratiques ne sont point favorables au développement de l'homme supérieur puisque le suffrage universel lui répugne à cause même de sa culture. Celle-ci produit la multiplicité des points de vue, le goût de la nuance, et la défiance à l'égard des formules absolues, raffinements que réprouve l'ignorance populaire. Or, à l'opposé du dogme absurde de l'égalité sous sa forme la plus brutale de la souveraineté du nombre, la science démontre que les deux lois de la vie, d'un bout à l'autre de l'univers sont la continuité et la sélection.

"Le suffrage universel, c'est-à-dire la tyrannie imbécile du nombre, le règne de la force sous sa forme la plus injuste et la plus aveugle, voilà le régime que la Démocratie a établi partout où elle a triomphé. Elle y a joint un curieux réveil des appétits d'en bas, un universel mécontentement du sort et la menace constante d'une révolte de ce quatrième Etat de la misère et de l'envie contre une civilisation qui a promis la liberté, l'égalité, la fraternité, et

(1) -- Un divorceP.220

qui fait banqueroute à ces irréalisables promesses". (1)

La **Barricade** nous le présente cet esprit démocratique et les résultats qui l'accompagnent: les grèves injustifiées, les actes de sabotage, les émeutes, les conflits haineux de classe, car il a fait germer dans les cerveaux des ambitions irréalisables et a déchaîné des appétits aveugles.

Que la démocratie arrivât à ces résultats, c'était fatal. Au lieu de travailler à la grandeur et à la prospérité du pays, on s'est livré à des intrigues de toutes sortes, votant des lois néfastes contre la religion, contre la famille et contre l'enseignement. Et pour fixer le portrait de la République, Bourget nous montre un parlement aussi impuissant que déshonoré, des mœurs publiques chaque jour plus brutales et plus hypocrites, un corps d'instituteurs empoisonnant les générations nouvelles avec des utopies, une armée systématiquement corrompue par la politique, enfin l'anarchie morale annonçant l'anarchie civile et administrative. A gauche et à droite, toute la vie politique, aujourd'hui, tient dans des intrigues de couloir, dans des combinaisons de groupes qui sont misérables et avec lesquelles, les politiciens perdent la France. Ailleurs il nous parle d'un député qui commençait d'appliquer les procédés mécaniques d'élection auxquels doit nécessairement aboutir ce "honteux esclavage de l'intelligence par le nombre". Pour se soutenir, les politiciens ont multiplié les petites rentes, les petites positions, les bien-être éphémères, les parodies d'élégance.

Voilà comment la France a vu d'"ignobles maîtres d'un jour proscrire au nom de la liberté ses plus chères croyances, des politiciens abominables.... installer leur médiocrité manteuse dans les plus hautes places."(2) "Tout peuple qui renie ses

(1) -- Outre-Mer - 1 P.6
(2) -- Le DiscipleP. 1V

chefs naturels, ceux avec lesquels il a grandi, souffert et triomphé à travers les siècles se voue à la tyrannie des charletans".(1)

"
" "

Devant l'inquiétude des problèmes ~~de~~ l'avenir de la France est enveloppé, Bourget fut attiré en Amérique par le désir d'y voir la Démocratie travailler plus librement sans la contrainte d'un long passé dans ce pays neuf. La démocratie là-bas lui apparaissait plus libérale, moins niveleuse et par conséquent plus acceptable qu'en France, car "du moment que la démocratie est conciliable avec le plus intense développement de l'individualité et le plus personnel, toutes les objections adressées contre cette forme de civilisation tombent à la fois". (2) Pendant huit mois, il a vu fonctionner l'immense démocratie. Va-t-il se rallier à l'idéal démocratique, comme il en avait entrevu la possibilité? Loin de là. Il a reconnu que la république en France n'avait en commun avec celle D'outre-mer que les mots; Tout pour le peuple et tout par le peuple. Quant à l'esprit général du pays et aux moeurs que cet esprit est en voie d'élaborer la comparaison ne tient plus. La démocratie française donne tous les pouvoirs aux représentants du peuple, c'est-à-dire de la majorité; si oppressives, si injustes les mesures prises par les représentants soient-elles, si elles satisfont la passion du nombre elles sont non seulement légales mais démocratiques. C'est donc le sacrifice constant de l'individu à la communauté. En Amérique, au contraire, la démocratie pourvoit au développement le plus intense et le plus complet de l'individu et elle tend à la ~~diminution~~ et à la suppression, s'il était possible, de l'ingérence de l'Etat. De plus, la démocratie américaine a produit non le nivellement entre les individus. "Une égale possibilité sociale", telle est la formule américaine, ce qui fait que la démocratie

(1) Coeur de Femme ----P.214 (2) Outre-Merpréface.

devient une obligarchie et presque une féodalité.

D'autre part, le régime des Etats-Unis est conservateur, le contraire de celui de France. Ce jeune pays a pratiqué d'instinct la maxime qui domine la vie des nations: Res, eodem modo conservantur, quo generantur. L'Amérique a été faite par des proscrits, des révoltés venus sur une terre nouvelle pour s'y récréer une existence. De là cette espèce d'allure aisée dans la liberté

Bourget a donc vu se confirmer certaines idées qu' il élaborait en lui-même lentement. C'est ainsi qu'il a trouvé aux Etats-Unis la mise en pratique de ses convictions; il a reconnu que l'initiative locale, la distribution des pouvoirs selon la région sont bienfaisants et ~~amènent~~ avec elles la paix et la tranquillité.

C'est la doctrine du régionalisme qui occupe une place importante au programme des traditionalistes. On voudrait, pour chaque région, une certaine autonomie en tout ce qui ne concerne pas directement la France comme tout. Pour ce, il faudrait remplacer le département artificiel et morcelé par la province d'unité naturelle et héréditaire. Une décentralisation s'impose au profit de l'autonomie locale; l'Université "officielle et morte" doit faire place aux universités locales et fécondes; il faut reconstituer la famille terrienne en rendant la liberté de tester, rétablir les corporations pour protéger le travail, " rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et par le droit de posséder librement assu^ré aux associations religieuses; en un mot, sur ce point comme sur l'autre, défaire systématiquement l'oeuvre meurtrière de la Révolution française. (1)

Il est à remarquer que ce programme souvent cité par les ~~administrateurs~~ de Bourget, contredit la plus grande partie du livre

(1) -- Outre-MerP.320-21

lequel est une des plus belles louanges jamais écrites sur ce pays soi-disant sans tradition, sur cette Amérique démocratique d'où l'auteur est revenu absolument enchanté, ouvrant presque malgré lui son " coeur tout entier à ce grand souffe d'espérance venu d'outre-mer."

"
" "

En 1897, à l'occasion du jubilé de la Reine, Bourget exprima son admiration de l'organisation de la société anglaise. Il y voyait une famille royale associée à un long passé, une noblesse appuyée pour une partie sur l'histoire, pour une partie sur la possession de la terre, pour une partie sur de grandes situations de fortune, pour une partie enfin, sur l'accession du talent. Il voyait dans ces deux éléments la royauté et la noblesse, les conditions favorables, indispensables à une démocratie en prenant ce mot " Dans son seul sens acceptable, et le plus contraire à l'usuelle définition, celui d'un pays où toutes les familles peuvent arriver à toutes les situations".

Se tournant du côté de la France, il se demandait pourquoi les Français ne pratiqueraient pas eux aussi ce qui fait la grandeur du pays voisin. Ils ont eux aussi ces forces développées dans la continuité: une famille royale associée à un long passé, les éléments d'une noblesse que l'on pourrait restorer. " Le Roi revenu, la Révolution refoulée, nos maisons restaurées, l'Eglise triomphante, La France régénérée et reprenant avec ses traditions ses frontières naturelles, sa place en Europe", (1) c'était le rêve du Marquis de Clapiers-Grandchamp, ce serait le salut pour la France.

(1) -- l'EmigréP.365.

CONCLUSION

Sommaire: La société malade- Doctrine de Bourget- Caractère de cette doctrine- Critique- Bourget et le traditionalisme- Bourget et de Bonald- Influence- Le Champion du traditionalisme français.

Dans ce travail, nous n'avons étudié que les principaux ouvrages de Bourget. S'attarder à chacun des quelque quatre-vingts volumes qui composent cette oeuvre gigantesque, ce serait fastidieux, ce serait s'exposer à maintes répétitions inutiles. Il n'y a pas un de ses romans d'après 1889, ni une de ses pièces de théâtre qui ne dramatise une des "thèses traditionalistes" dont on trouve la discussion technique dans ses recueils d'articles. D'ailleurs, toute la doctrine tient dans quatre ou cinq des romans les plus connus, Un Divorce, le Disciple, l'Etape, l'Emigré et le Démon de midi; c'est pourquoi nous leur avons donné une plus large place. Ces oeuvres sont bâties sur l'idée de l'ordre, de la famille, de la religion et des classes sociales. Les autres ouvrages reproduisent des thèmes analogues ou ne font que répéter les mêmes.

Avant de porter un jugement sur les conclusions de Bourget, résumons ses enseignements. A maintes reprises, l'auteur condamne l'individualisme de la Révolution qui attaque la famille dans son principe même comme fait le divorce d'ailleurs. Il déplore le cosmopolitisme et la centralisation telle qu'on la pratique aujourd'hui, tous deux opposés à l'enracinement. Enfin, la démocratie, les droits de l'homme, le suffrage universel, l'école laïque et obligatoire, le parlement reposent sur des principes faux, absurdes et injustes, car le gouvernement doit se fonder sur les lois de la nature, principe qu'ont méconnu les révolutionnaires.

Pour corriger l'erreur de 1789, il faut un retour en arrière. La famille est l'unité de la société qui est composée de classes sociales. L'individu donne le meilleur rendement quand il représente sa classe et son métier: il lui faut donc ne pas brûler l'étape ni marier une classe plus hâte. La continuité de la famille sera assurée avec le droit d'aînesse et le patrimoine gardé intact. La race et le milieu demeurent des facteurs de durée.

Il faut une religion nationale-- en France, le Catholicisme avec son autorité et son hiérarchie bien organisée et ses doctrines salutaires de crainte de Dieu et d'obéissance à l'Évangile. On doit revenir à la monarchie dont le représentant est le délégué de Dieu et dont la permanence et les bienfaits sont assurés par l'hérédité.

" "
" "

L'école traditionaliste de l'Action française dont Bourget fait partie est décidément positiviste. S'il souhaite le retour à la religion et à la monarchie, c'est que les siècles ont démontré les bienfaits de ces deux institutions pour la France et la conclusion ne vaut que pour la France. Ailleurs, en Amérique par exemple, le positivisme de Bourget lui montre la démocratie comme mieux appropriée au caractère du peuple; en Angleterre, ce sera la monarchie constitutionnelle et le protestantisme.

Remarquons que ce positivisme lui suggère parfois des conclusions douteuses. Ainsi, il déclare que ses observations de psychologie individuelle et sociale l'ont amené à conclure non pas seulement en faveur du christianisme, mais du catholicisme. Est-il vrai

qu'une observation positive, méthodique et scientifique conduise nécessairement là? Ni Flaubert, ni même Taine n'ont paru arriver au catholicisme à la suite de leurs observations. Les anciens n'ont pas d'ailleurs découvert la valeur du christianisme: on peut donc mettre en doute l'efficacité des méthodes "expérimentales" à ce sujet. La vérité serait plutôt que Bourget avait gardé la religion secrètement dans son cœur et que ses enquêtes ont été l'occasion non d'une découverte mais d'un réveil de la foi qui sommeillait en lui.

Reconnaître la valeur sociale de l'Eglise, voilà qui est bien. Demander le retour à une pratique plus fervente de la religion, d'accord. Mais où l'on n'aime pas suivre Bourget jusqu'au bout, c'est lorsqu'il nous indique l'origine ou les motifs de la croyance au catholicisme. Etre catholique scientifiquement, parce que les Français l'ont été pendant des siècles et des siècles, pour se "replonger dans la plus profonde France", pour ne pas "vivre sans ses morts", voilà qui peut paraître plus difficile à accepter. Mais c'est la doctrine de Bourget: la religion fait partie intégrante de la constitution basée sur les traditions et l'hérédité; elle est donc l'hérédité et la tradition du Français. Il lui faudra donc croire parce que ses pères ont cru depuis dix-huit siècles; les autres arguments en faveur du catholicisme ne semblent être donnés que comme complément.

A ce sujet, deux remarques s'imposent. Premièrement, on ne saurait oublier que la foi est un don gratuit de Dieu que l'on ne mérite pas en analysant la croyance de ses ancêtres. Deuxièmement, la religion en tant que facteur personnel ou coopération à la grâce devrait, ce semble, être plutôt fondée sur ce qu'on croit être la véri-

té car c'est bien là ce qu'on cherche. On se fait catholique, on pratique sa religion parce qu'on reconnaît qu'étant la vérité, elle est seule capable de résoudre les problèmes de la vie présente comme ceux de la vie future et ainsi d'apporter paix et contentement. L'argument de M. Bourget peut sembler avoir quelque valeur si les ancêtres avaient la vraie religion; mais s'ils étaient dans l'erreur et qu'on le reconnût, il ne faudrait plus alors "se replonger dans ses morts". Pratiquer la religion de ceux qui nous ont précédés est une raison sentimentale qui ne peut être le vrai motif de la croyance. De plus, d'après les raisonnements de l'auteur, il faudrait donc conclure que le protestantisme soit la vraie religion pour un Anglais puisque son pays prospère depuis des siècles sous la monarchie constitutionnelle et le protestantisme. Conclusion évidemment fausse et qui montre le danger de ce positivisme.

On remarque aisément encore l'influence du principe de l'ordre si cher aux partisans du traditionalisme dans le "catholicisme de Bourget". L'auteur de l'Etape insiste avec excès sur le principe d'autorité dans la religion catholique. L'idée de religion évoque facilement celle de foule, de groupement et l'on accorde sans peine que le catholicisme soit une religion essentiellement sociale et partant une religion d'autorité. Le caprice individuel n'y trouve aucune place dans la croyance et ne peut intervenir que dans les questions de dévotions personnelles. Mais on n'a garde d'oublier que le principe d'autorité n'est qu'un moyen et ne saurait être considéré comme la fin qui elle consiste dans la vie de la grâce en nous. "Je suis venu, dit Jésus-Christ, afin qu'ils aient la vie". Bourget semble un peu l'avoir oublié quand il fait dire à son Jean Monneron:

"J'ai beaucoup lu les Evangiles, et si j'en traduisais l'enseignement, je le résumerais dans ces trois mots: Discipline, Hiérarchie et Charité". L'auteur voulait ainsi opposer l'Evangile à la Démocratie dont les trois mots de passe sont: Liberté, Egalité et Fraternité. On ne voit pas bien comment l'Evangile suggère aussi clairement l'idée de discipline et de hiérarchie.

Passons à la politique. C'est une tendance assez commune chez l'homme de ne voir que les bêtises et les fautes de l'adversaire et de ne s'arrêter qu'aux beaux côtés de la cause qu'il défend. Bourget n'a pas su éviter ce travers ou bien peut-être ne l'a-t-il pas voulu.

Sous sa plume, la République comme tout ce qui s'y rapporte est représentée par des vocables assez suggestifs. Ainsi, des expressions comme les suivantes se rencontrent assez fréquemment: la hideuse erreur républicaine, le honteux jour dit du 4 septembre, l'abominable Jules Ferré, la stupide Déclaration des droits de l'homme; nous avons déjà donné une liste des "erreurs". On comprend mal à lire Bourget comment un régime qui n'a commis que bêtises de toutes sortes ait pu se maintenir pendant cent ans. Il a probablement quelques mérites, il a dû faire quelque bien au pays. Si la France est gouvernée par de tels mécréants, comment se fait-il qu'elle existe encore? Car malgré ce qu'on peut lui reprocher, la France est encore capable d'héroïsme comme elle l'a montré en 1914 et comme elle le fait encore actuellement. Les violences de plume de Bourget ne traduiraient donc pas précisément l'équité historique.

Les événements n'ont toutefois que trop montré comment le régime

démocratique manque de continuité et comment il a travaillé contre les vrais intérêts de la France par des lois contre l'Église, l'éducation religieuse et le mariage indissoluble. On est forcé d'avouer que la plupart des accusations rencontrées au cours de ce travail sont fondées. Bourget avait donc raison de se plaindre dans la préface du Disciple "du peu qu'ont fait pour la France les hommes au pouvoir". Au sujet des lois anti-religieuses, il nous parle de "la grande blessée de 1870 qui a vu des maîtres d'un jour proscrire au nom de la liberté ses plus chères croyances". De même, il faut avouer que le suffrage tel que pratiqué avec toutes les manipulations de coulisse, la corruption électorale pour tout qualifier d'un mot, n'est pas précisément favorable à la vraie prospérité d'un pays. Le suffrage universel, c'est "la plus monstrueuse et la plus inique des tyrannies, car la force du nombre est la plus brutale des forces, n'ayant pas même pour elle l'audace et le talent".

La valeur de la cause qu'il défend mise à part, les adversaires de Bourget pourraient toutefois lui rendre la monnaie de sa pièce et alors l'Ancien Régime n'apparaîtrait plus si honorable. Combien d'accusations dirigées contre la Démocratie révolutionnaire pourraient être retournées contre la Monarchie d'avant 1789. Sous Louis XIII, c'est la lutte de Richelieu pour abaisser la noblesse; avec Louis XIV, le "despotisme" règne, le mot est de Bourget. On connaît alors la centralisation à outrance, l'obéissance passive et le culte de la personne royale tandis que la France s'épuise par des guerres trop nombreuses. Son successeur donne un règne de turpitudes et d'"incurie"- le dernier terme est encore de Bourget. Le trône tombe dans la boue,

les favorites règnent et le roi frappe les Jésuites. Le roi-martyr, le "plus débonnaire des rois" est un faible, coupable de n'avoir pas agi pendant qu'il était temps; "la plus gracieuse des reines" est une imprudente, une frivole, une prodigue, une ennemie des réformes. Le cortège n'est pas très glorieux!

A tout prendre, la République est-elle toujours inférieure à l'Ancien Régime? L'historien impartial nous dira-t-il que la France de Louis XV avec madame de Pompadour, la France de la Régence avec le cardinal Dubois, la France de Henri III, de Charles IX, de François I était de beaucoup plus vertueuse que la France républicaine sous Loubet, Fallières et Poincaré?

La République a connu des scandales, celui de Panama pour ne mentionner qu'un exemple classique; mais les financiers de l'ancien-régime étaient-ils au-dessus de tout soupçon? La collection de taxes confiée à des entrepreneurs particuliers n'était-ce pas un vol organisé? Un auteur anglais, John Buchan, rapporte un incident à ce propos. Autour d'une table, on causait de voleurs. Quand le tour de Voltaire arriva, il débuta ainsi: Une fois, il y avait un collecteur de taxes... Ce fut suffisant pour provoquer l'hilarité générale.

Le patriotisme et la loyauté étaient-ils si intenses sous la monarchie? N'a-t-on pas de tristes exemples dans la noblesse et même dans la famille royale? Condé n'a-t-il pas servi pour l'Espagne contre son roi? Louis XIII ne s'est-il pas battu contre sa mère et son frère? On le voit, en regard des fautes attribuées au régime actuel, on peut aussi placer des faits assez nombreux qui ne sont pas à l'honneur de l'ancien régime.

Après avoir examiné les règnes de Louis XIV et de Louis XV, après avoir étudié l'histoire de la Révolution et découvert le peu de cas

que le roi et la reine faisaient du peuple; après avoir suivi le roi à sa partie de chasse pendant que la révolte grondait et que les jacobins préparaient la nouvelle constitution; après avoir vu les dépenses folles faites à la cour tandis que le peuple gémissait sous les impôts, on n'est peut-être pas prêt à accepter telles quelles les idées de Bourget sur les gloires et les bienfaits de la monarchie, surtout s'il s'agit de monarchie absolue. En Angleterre, c'est la monarchie constitutionnelle qui a fait la force du pays et l'a préservé des révolutions sanglantes, mais on ne voit pas que Bourget suggère cette forme de gouvernement pour la France: au contraire, il y est opposé.

On a remarqué que pour Bourget, la religion est inséparable de la monarchie. A-t-il raison de solidariser ainsi le trône et l'autel se demande V. Giraud. Peut-on admettre que la France ne puisse être catholique qu'à la condition d'être monarchiste? C'était la doctrine de Bonald mais les enseignements des papes ne nous apprenent-ils pas qu'il ne faut pas confondre les deux termes. Pourtant, Bourget n'y entend rien. D'après lui, on ne saurait de bonne foi être catholique et démocrate. Voyez les mots durs qu'il a pour le prêtre Chanut qui, dans l'Etape, parle de réconcilier le Catholicisme, la Science et la Démocratie. Bien respectueusement, il le traite d'imbécile.

Notons enfin comment la doctrine politique et sociale de Bourget s'édifie avec logique et comment tout s'appelle et se tient. Afin d'assurer à la noblesse sa position dans la société, il faut le patrimoine, intact, la liberté de tester donc, le droit d'aînesse,

l'autorité paternelle; pour conserver la force et l'union de la famille, il y a la religion et l'enracinement.

"

" "

Étudions comment la doctrine de Bourget s'accorde avec celle de ses devanciers. L'idée de l'ordre, fondement du positivisme de Comte est aussi celle sur laquelle repose le traditionalisme. Les constitutions, les institutions, les formes politiques d'une société ne sont point l'oeuvre de l'homme; elles se développent selon des lois auxquelles celui-ci ne peut rien changer. Cette doctrine clairement formulée chez de Maistre, de Bonald, Lamennais, Comte et Taine est bien le principe auquel Bourget fait si souvent appel. De même, il suit la "tradition" traditionaliste dans son enseignement sur la famille, base sociale qu'il faut préserver intacte. Le danger de franchir l'étape avait aussi été signalé chez de Bonald et Comte. Quant à la question de l'héritage et de la défense de la propriété, l'accord est encore parfait. L'Eglise regardée comme "fait historique" se trouvait déjà chez Rivarol et la monarchie "fait historique" avait été exposée par Rivarol encore et Renan tandis que pour de Bonald et de Maistre, elle est un "fait divin".

La décentralisation n'appartient pas exclusivement aux traditionalistes: elle est défendue par des hommes de tous les partis. Elle est bonne en soi. Si une certaine décentralisation est à souhaiter, il va sans dire que les réformes de ce côté demandent une grande prudence car les grands problèmes sociaux et économiques, surtout de nos jours, demandent la centralisation. Il est à remarquer à ce propos

que l'apogée de la grandeur de la France en Europe coïncida avec l'excessive centralisation de Louis XIV.

Bien que Bourget cite souvent Comte et Renan, pouvons-nous réellement les regarder comme ses maîtres, eux, les ennemis irréductibles de la tradition catholique laquelle est le principe essentiel, la pierre fondamentale du traditionalisme? Ses vrais maîtres seraient plutôt Rivarol, LePlay, Taine et surtout de Bonald.

Un rapprochement entre Bourget et de Bonald, le père du traditionalisme, montrera les variations apportées à la doctrine première. Bourget invoque particulièrement l'autorité de Bonald. Il voit en lui le précurseur du changement qui s'est fait dans la conception de la science: la conception rationnelle, logique, faisant place à la conception expérimentale. De plus en plus la science a établi comme mesure de la vérité "non plus les exigences déductives de notre entendement, mais l'existence constatée du fait". Or cette méthode, c'est précisément celle qu'a inaugurée Bonald: elle domine toute son oeuvre. L'expérience sur laquelle elle s'appuie et avec laquelle il ne perd jamais contact, c'est la vieille France, "aperçue dans sa réalité silencieuse et féconde".

Par son réalisme, de Bonald pourra rejoindre un jour, malgré la différence du point de départ, le fondateur du positivisme et l'auteur des Origines de la France contemporaine qui tous deux ont fortement influencé Bourget. Bonald, Comte et Taine sont en effet d'accord pour reconnaître comme le dit Bourget "que la société, telle que d'innombrables influences l'ont élaborée, est elle-même un fait colossal, le premier avec lequel tout sociologue soucieux de procé-

der scientifiquement doit compter", et qu'"avant d'essayer de le modifier, il est nécessaire de le comprendre", en un mot qu'il faut subordonner les théories à la réalité. On voit ainsi se rejoindre la science politique et la politique traditionnelle pour conduire à la même conclusion: nécessité de renouer les liens avec le passé, de rendre à la France la constitution que lui avaient donnée plusieurs siècles d'histoire, c'est-à-dire la monarchie et la religion catholique. Et Bourget donne ainsi, par-dessus Comte et Taine, la main à de Bonald en reprenant son oeuvre.

Notons pourtant quelques points où Bourget s'éloigne de Bonald. Le réalisme de Bourget conduit au relativisme, à l'empirisme politique. La constitution d'un peuple, si elle a fait ses preuves dans le temps, est bonne pour ce peuple; chaque pays a sa tradition qui justifie, en France la monarchie, en Angleterre le régime parlementaire, ailleurs encore la république ou même la démocratie. C'est à quoi, au nom de ses principes, de Bonald ne saurait souscrire. Il fait preuve d'un absolutisme, d'une intransigeance de principes qui ne s'accorde guère avec son réalisme. Il n'admet pour toutes les sociétés, pour l'homme de tous les temps et de tous les lieux, qu'une constitution, une seule bonne constitution, celle qui a été donnée à l'origine à l'homme par Dieu et qui est inscrite en ses lignes essentielles dans le Décalogue.

Il en est de même pour la religion. Chaque pays a ses croyances appropriées à ses moeurs, à sa civilisation, à son état social et politique, et telles que des siècles de tradition les ont formées. Chaque religion est vraie pour le peuple qui la professe, dans la

mesure où elle est socialement utile: l'utilité est le signe de la vérité. Le catholicisme a su régler les élans du coeur; c'est une discipline sociale, un principe de hiérarchie, d'ordre et de conservation; à ce titre, pour les Français, de race latine, pénétrés de l'esprit romain, il est une tradition et un produit national et à ce titre aussi, à moins de se faire violence à eux-mêmes et de cesser d'être ce qu'ils sont historiquement, il s'impose à eux. Voilà bien la doctrine de Bourget exposée dans maint roman et qu'on retrouve en particulier dans l'Étape. Or cette conception toute empirique et relativiste de la religion se serait heurtée chez de Bonald à une vive répugnance. Sans doute, on peut relever chez lui un certain pragmatisme mais le christianisme ou plus exactement le catholicisme est pour lui la vérité pleine et entière, la vérité absolue et immuable de toute l'humanité. À ses yeux, il y aurait eu quelque impiété à vouloir justifier le catholicisme par la seule expérience.

Toutefois, si du point de vue politique et religieux une différence profonde, la différence de l'absolu et du relatif, sépare Bonald de Bourget, ce n'est pas à dire que celui-ci ait tort de prendre celui-là pour son patron. Nous retrouvons, en effet, chez Bourget, mais avec plus de prétentions scientifiques, les vues essentielles de l'auteur de la Théorie du pouvoir et de la Législation primitive, sur la famille, sur la propriété, sur le droit d'aînesse et le partage des biens, sur le divorce, sur le rôle de la noblesse, sur l'hérédité des fonctions, sur les inégalités sociales, sur la démocratie et le parlementarisme, etc. Sa monarchie, cependant, n'est pas en tous points calquée sur celle de Bonald; elle

en diffère même profondément par l'organisation générale. Bonald est centralisateur à outrance et Bourget réclame la décentralisation. Là-dessus, Bourget est plus conséquent avec ses principes que le père du traditionalisme: il a pour lui les traditions des premiers siècles de la monarchie. Bonald, lui qui pourtant fait volontiers remonter à la période féodale l'origine de toutes nos institutions s'en tient en fait dans l'application à une tradition récente, celle de Louis XIV.

Notons en fin que si de Bonald, écrivant dans les premières années qui suivirent la chute de l'Ancien Régime, était excusable d'appeler de ses vœux la restauration de ce régime au nom des traditions de la vieille monarchie française, Bourget qui le prend pour modèle l'est certainement moins, car il est obligé, en dépit de sa méthode expérimentale et traditionnelle, de négliger comme non avenues l'expérience et la tradition d'un siècle de parlementarisme et de démocratie.

"

" "

Quelle fut l'influence de Bourget, il serait difficile de le définir. Il n'a pas comme d'autres fait école dans son genre littéraire, mais s'il n'a pas eu de disciples est-ce dire que son oeuvre n'a pas eu de suites? Bourget s'est adressé à l'élite intellectuelle, et pendant que Maurras codifiait et coordonnait la doctrine, lui, par ses nombreux romans à semé les idées et disposé les esprits à comprendre et à apprécier les thèses du traditionalisme et ainsi a fortement contribué à préparer le "coup de force"

cher aux partisans de l'Action française.

Bourget est le premier en date des grands romanciers modernes qui, à l'instar de Balzac, ont entrepris la défense du "traditionalisme par positivisme". S'il n'a rien ajouté d'essentiel à la doctrine de ses prédécesseurs, il a su trouver dans "les petites expériences de la vie privée" de nouveaux témoignages à l'appui de leurs arguments.

Il fait aussi bonne figure auprès du fondateur qu'auprès des maîtres du traditionalisme. Il a su unifier les enseignements de ses devanciers avec les adaptations qui lui semblaient nécessaires. L'orientation de son oeuvre littéraire ainsi que son ardeur à propager ses doctrines justifient donc pleinement le titre que nous lui décernons de CHAMPION DU TRADITIONALISME FRANCAIS.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie comprend les principaux ouvrages lus ou consultés.

A

Oeuvres de Bourget.

Au service de l'ordre	Paris, Plon	1929
Barricade (1a)	"	" 1910
Cas de Conscience	"	" 1910
Coeur de femme (un)	"	" 1890
Cosmopolis	"	Lemerre 1894
Crime d'Amour (un)	"	Plon 1886
Cruelle Enigme	"	" 1885
Danseur mondain (1e)	"	" 1926
Démon de midi (1e) (2 vol)	"	" 1914
Deuxième Amour	"	" 1901
Disciple (1e)	"	" 1889
Divorce (un)	"	"
Drame dans le monde (un)	"	" 1921
Drames de Famille	"	"
Eau profonde (1')	"	"
Emigré (1')	Collection Nelson	
Essais de Psychologie contemporaine		1901
Etape (1')	"	"
Etudes et portraits (2vol)	"	Lemerre 1889
Homme d'Affaires (un)	"	Plon
Idylle tragique	"	"
Irréparable (1')	"	" 1901
Laurence Albani	"	" 1919
Mensonges	"	Lemerre 1887
Nos actes nous suivent (2vol)	"	Plon 1927
Nouveaux essais de Psy. cont.	"	Lemerre 1891
Nouvelles Pages de Critique et de Doct.	"	Plon 1922
Outre-mer (2 vol)	"	Lemerre 1895
Pages de Critique et de Doct. (2 vol)	"	Plon 1912
Physiologie de l'Amour moderne	"	Plon 1890
Poésie (2 vol)	"	Lemerre
Saint (un)	"	Plon 1904
Sens de la Mort (1e)	"	" 1916
Sensations d'Italie	"	Lemerre
Terre promise (1a)	"	Lemerre 1892
Tribun (1e)	"	Plon 1912

B

Oeuvres des autres auteurs.

- Baussan Ch. De LePlay à Paul Bourget, Flammarion 1935.
 Brunetière R.D.M, juillet 1889
 Bonald (de) Considérations sur le Divorce
 Considérations sur la noblesse
- Doumic R. Ecrivains d'aujourd'hui
 Faguet E. Propos littéraires
 Feuillerat A. P. Bourget- Histoire d'un esprit sous la 3e Ré-
 publique, Plon 1937
- Gilbert E. R.D.M. mars 1908
 Giraud V. Les Maîtres de l'heure
 P. Bourget, Bloud
 R.D.M. fév. 1901; nov. 1910; mars 1911.
- Gosse Edm. French Profiles , 1905
 Green Fred. French Novelists from the Revolution to Proust
 Guérard A.M.⁺ Five Masters of French Romance
 Haflants P. La littérature française au XIXe siècle; les
 Romanciers, Giraudon 1925.
- Jean-Desthieux F. Bourget, Son oeuvre
 Lardeur J. La Vérité psychologique et morale dans les ro-
 mans de P. Bourget, Paris 1912.
- LaDue W.C. Paul Bourget and the French "Roman à Thèse"
 Extract of a thesis. Univ. of Illinois 1939.
- Lemaitre J. Les Contemporains IV
 Maurras Ch. Enquête sur la Monarchie, Paris 1925
 Mes Idées politiques Fayard et Cie 1937
 Paul Bourget Editions du Cadran,
- Moreau P. Le Victorieux XXe siècle, 1925
 Moulinié H. De Bonald: Vie, Carrière, Doctrine, Alcan 1916.
 Oréival M. Critique littéraire pendant la Grande Guerre
 Jouvel 1916
- Pellissier G. Etude de la litt. cont.
 Rivasso R. (de) L'Unité d'une pensée
 Roche A.V. Les Idées traditionalistes en France de Rivarol
 à Ch. Maurras, Univ. of Illinois, 1937.
- Rod. E. Les Idées morales du temps présent, 1892.
 Roux Marquis de Ch. Maurras et le Nationalisme de l'Action fran-
 çaise, Gresset 1927.
- Sageret J. Les Grands Convertis, Paris 1906.
 Scherer Edm. Littérature contemporaine, Lévy 1886.
 Stephens W. French Novelists of To-day
 Strowzi P. La littérature française au XIXe siècle.
 Tissot E. Les évolutions de la critique française 1890é
 Vogue (Vicmte de) Sous les lauriers, 1911.